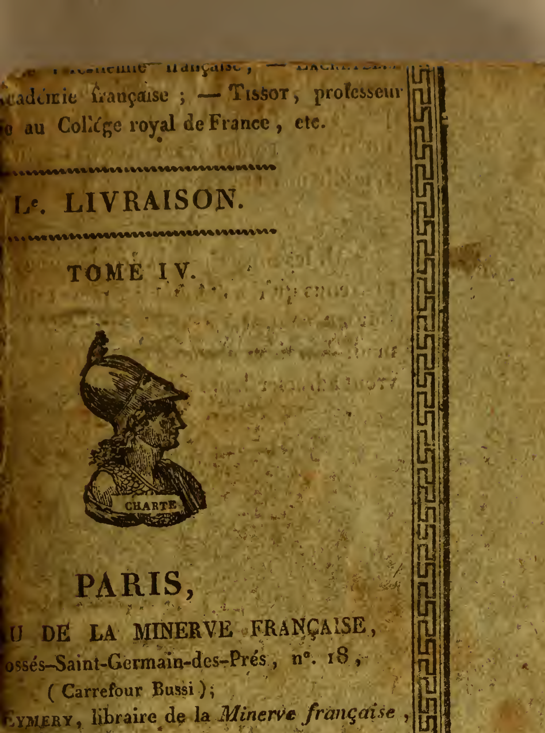


…cadémie française ; — TISSOT, professeur
…o au Collége royal de France, etc.

Le. LIVRAISON.

TOME IV.

PARIS,

…U DE LA MINERVE FRANÇAISE,
…ossés-Saint-Germain-des-Prés, n°. 18,
(Carrefour Bussi);
…EYMERY, libraire de la *Minerve française*,
rue Mazarine, n. 30.

Janvier 1819.



Siège de Landau.

BATAILLES,
COMBATS ET VICTOIRES
DES
ARMÉES FRANÇAISES
EN BELGIQUE,
EN ALLEMAGNE
ET SUR LES FRONTIÈRES.

PAR M. C***.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez TIGER Imprimeur-Libraire, rue du Petit-Pont, n°. 10.
AU PILIER LITTÉRAIRE.

On trouvera chez le même Imprimeur-Libraire, les ouvrages ci-après, concernant les guerres, batailles, combats, victoires, etc., des Français.

Batailles, combats et victoires des Français en Espagne et en Portugal, 1 volume.
——— En Allemagne et en Belgique, 2 volumes.
——— En Autriche et en Pologne, 2 volumes.
——— En Egypte, en Syrie et en Palestine, 1 vol.
——— En Hollande, en Italie, etc., 1 volume.
——— En Russie, 1 volume.
——— En Saxe, 1 volume.
Moreau; sa vie, ses exploits militaires, etc.; 1 vol.
Pichegru; sa vie, ses talens militaires, etc.; 1 vol.
Vie du maréchal Ney, contenant des détails intéressans. — Son procès: 2 vol.
Vie d'Athanase Charette, général vendéen; 1 vol.
Henri de Larochejaquelein, général en chef de l'armée d'Anjou: suite de la guerre de la vendée; 1 v.
Tuffin de la Rouarie, général des Chouans: suite de la guerre de la Vendée: 1 vol.

Le Siège de Barcelonne, ou les Victimes de l'Inquisition; 1 volume.
Les Conquérans du Nouveau-Monde, ou histoire de Christophe Colomb et de Fernand Cortez, traduit de l'Anglais, 2 vol.
Les Flibustiers, en 8 volumes, qui se vendent ensemble ou séparément.
Les douze Césars, 1 vol.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE TIGER.

BATAILLES,

COMBATS ET VICTOIRES

DES ARMÉES FRANÇAISES.

Le 17 octobre, le fort Vauban fut attaqué : 7,000 hommes d'infanterie et 4 escadrons de cavalerie nous bloquèrent dans cette place où nous n'étions qu'au nombre de 2,500 hommes; les assiégeans élevèrent cinq redoutes dans les endroits où ils les jugèrent nécessaires. Les travaux furent entrepris le 18 novembre : les parallèles furent tracées, et la tranchée ouverte. Le lendemain le feu commença : soixante pièces de canon vomirent sur la ville l'incendie et la mort : les bombes, les obus, les boulets tombèrent dans la ville en quantité considérable : les maisons, presque toutes construites en bois, furent la proie des flammes; l'hôpital militaire fut aussi

incendié. Après une longue et noble résistance, le général Durand proposa une capitulation que le général autrichien accepta. Le traité fut signé sur la brèche : la garnison mit bas les armes.

Les alliés sentant le besoin d'emporter le fort de Bitche pour achever l'occupation des lignes de Weissembourg, se dirigèrent de ce côté. Le 17 mars une division prussienne s'avança sous les murs de cette place, brisa les palissades, et se précipita dans les chemins couverts, tandis que le reste des assaillans détournait l'attention par une fusillade ; la nuit était obscure : un habitant s'adressa à la garnison : « *Camarades*, dit-il, *vous ne pouvez reconnaître l'ennemi : je vais vous éclairer* ». Aussitôt il met le feu à sa maison, qui, construite en bois, se trouvait placée sur le point d'attaque.

Ce dévouement contribua à la victoire ; l'ennemi fut repoussé : des soldats prussiens, qui pénétrèrent dans la ville, y trouvèrent la mort. Le corps qui était resté sous le chemin couvert y fut fait prisonnier.

Le général Pichegru était toujours sur le Rhin ; mais il ne présentait point à l'ennemi un front assez redoutable, et l'on pouvait craindre que la coalition ne rassemblât ses forces d'un côté, pour exécuter enfin son projet d'invasion. Le général Hoche s'aperçut de notre faiblesse, et tenta d'y remédier. Il écrivit en conséquence à la convention, obtint des renforts, et vint se réunir au corps du général Pichegru.

Ce général en était venu aux mains avec l'ennemi six jours auparavant. L'affaire avait eu lieu au village de Berchem. Quelques attaques tentées sur les postes qui entouraient ce village, n'avaient produit aucun résultat décisif. Le lendemain, des tirailleurs renouvelèrent le combat. Le prince de Condé, à la tête d'un corps d'émigrés français, repoussa les républicains et s'établit dans Berchem; mais après avoir perdu un grand nombre d'hommes à defendre ce village, il fut obligé de se retirer.

Quand le général Hoche eut opéré sa jonction, il fut résolu que l'on attaque-

rait le village d'Awendorf : à peine eut-on besoin de tirer l'épée. Dès que les ennemis purent reconnaitre notre intention, ils se hâtèrent de sortir des retranchemens.

Toulon s'était livré à l'ennemi : L'amiral Hood avait hautement proclamé qu'il ne venait prendre possession de la ville qu'au nom des Bourbons. Une fois maître de Toulon, l'amiral prit un autre langage, et fit les préparatifs nécessaires pour assurer sa position. Il répara les fortifications de la ville, les augmenta de plusieurs ouvrages, fit élever des redoutes à l'entrée des gorges d'Ollioules, et jeta des garnisons dans les petits forts qui entourent la ville du côté de la terre. Bientôt la garnison fut considérable : ce fut alors que l'amiral ennemi s'opposa au départ d'une députation que les habitans royalistes voulaient envoyer à S. A. R. Monsieur, comte de Provence, pour l'engager à venir, afin d'affermir toutes les incertitudes par sa présence. Ce refus ne laissa plus de doute sur les intentions perfides du cabinet britannique.

Sur ces entrefaites arriva devant Toulon le général Cartaux. Il n'avait amené que trois mille hommes avec lesquels il ne pouvait faire aucune attaque sans perte. Cependant, à la demande des commissaires conventionnels, il se jeta, le 7 septembre, sur les postes d'Ollioules : l'attaque fut vive, l'ennemi conserva ses retranchemens. Cartaux sentit son infériorité, et n'ayant point assez de monde sous ses ordres pour prendre une seconde fois l'initiative, il se contenta d'une vive observation. Bientôt après il fut nommé au commandement des corps qui étaient répandus dans le comté de Nice, et remplacé par les généraux Doppet et Lapoype, auxquels succéda bientôt Dugommier.

Ce général arriva devant Toulon où rien n'était fait encore; les assiégés étaient maîtres des monts de Brun et de Faron, des hauteurs de Malbousquet; mais pas un boulet n'avait encore été lancé sur la ville, et le blocus n'était pas complet. Il disposa sur-le-champ son armée en deux colonnes. L'une s'étendait depuis le fort de Malbousquet jusqu'au promontoire de la pe-

titcarade; l'autre depuis la montagne de Faron jusqu'au fort Lamalgue. L'officier de génie Marescot, chargé des travaux du siége, étendit ses lignes de contrevallation, de manière à cacher le plus possible la faiblesse de l'armée; et Bonaparte, alors chef de bataillon, commandant en second l'artillerie, établit des batteries provisoires pour abattre les ouvrages avancés de l'ennemi. Le fort Malbousquet fut canonné le 28 novembre, et répondit par de vives décharges.

Cette batterie, qui commença la première d'inquiéter l'ennemi, était élevée sur la hauteur des arènes; l'ennemi résolut de s'en emparer. Le 30 novembre, une colonne de 6,000 hommes, sortie sans bruit de la ville, vient l'attaquer. La fusillade s'engage; nos bataillons, pris à l'improviste, se déconcertent et fuient épars, lorsque Dugommier, averti par le bruit de la fusillade, que l'ennemi a tenté une sortie, accourt et gourmande les fuyards : nos soldats reviennent à la charge, et, soutenus par des renforts, ils opèrent des prodiges de bravoure. Les An-

glais, à leur tour effrayés, lâchent pied et sont repoussés bientôt du terrain qu'ils avaient occupé : les nôtres rentrent dans nos retranchemens, et l'ennemi, abandonnant ses morts et ses prisonniers, se réfugie sous le fort Malbousquet.

Une redoute appelée la redoute Anglaise, et placée vis-à-vis le village de la Seine, donnait de graves inquiétudes. Les soldats l'avaient surnommée le *Petit Gibraltar;* elle était puissamment fortifiée. Le 14 décembre, le général Dugommier alla la reconnaître. Les commandans Bonaparte et Marescot l'accompagnaient : on arrêta que le lendemain les batteries recommençant leur feu avec plus d'ardeur qu'auparavant, une colonne attaquerait de front la redoute anglaise, tandis que deux autres tiendraient en échec les forts de Malbousquet et de Saint-Antoine.

Le 16, on fit toutes les dispositions nécessaires pour une attaque générale, et le 17, à une heure du matin, on fut aux prises. La redoute anglaise fut attaquée par deux divisions. Des épaulemens d'une élévation prodigieuse, des batteries bien

distribuées et bien servies, des palissades nombreuses et des fossés profonds semblaient rendre cette position inexpugnable. Les boulets et la mitraille renversent les assiégeans; ils reviennent avec plus d'ardeur à la charge, arrivent jusqu'aux embrasures et se jettent sur le plateau au moment où les canons revenaient sur eux-mêmes. Ici le combat devient encore plus meurtrier. Les coups que frappent les combattans sont tous mortels. Une fusillade qui part tout-à-coup de la seconde enceinte force enfin nos soldats de se retirer par les embrasures qui leur avaient ouvert le passage : cependant ils reviennent bientôt, résolus d'emporter la redoute ou de mourir dans les retranchemens : une seconde fois ils restent maîtres de l'épaulement : les traverses sont renversées, et les canonniers anglais égorgés sur leurs canons.

Le matin, l'ennemi perdit encore les forts de l'Eguillette et de Balagnier, où il s'était retiré. Le général Dugommier emporta lui-même ces positions à la tête de ses bataillons.

Ces différens avantages furent bientôt suivis d'autres plus importans encore. A l'est, le général Lapoype s'empara de la Croix-Faron et du pas de Leidet : son corps, divisé en deux colonnes, exécuta cette opération avec une précision remarquable : devant la place, les généraux Mouret et Garnier prirent à l'ennemi la redoute Saint-André, les forts des Poucets, le redoutable poste de Malbousquet et le camp Saint-Elme.

Toulon était dans la plus grande consternation ; les alliés n'étaient plus du même avis ; les uns voulaient résister jusqu'à ce que l'ennemi parût sur la brèche, les autres penchaient pour la capitulation. Les Anglais, déjà déterminés à céder Toulon, mirent le feu aux magasins, à l'arsenal, aux vaisseaux anglais qu'ils ne pouvaient emmener. Quelques chefs du parti royaliste accompagnèrent l'étranger dans sa fuite, et montèrent sur ces bâtimens ; d'autres s'efforcèrent de les rejoindre à la nage, périrent à la vue du port, et des troupes entrèrent dans la ville le 19 décembre au matin.

On trouva dans la rade 39 vaisseaux échappés à la fureur de l'ennemi ; on les mit à l'abri de tout danger de la part des mécontens.

Le 22 décembre de la même année, des événemens d'un intérêt majeur fixèrent de nouveau l'attention des Français sur les opérations de l'armée des Pyrénées orientales.

Après les affaires de Ville-Longue, de Ceret, les Espagnols s'étendirent sur la frontière de la France. Le général Ricardos manifesta l'intention de s'emparer du fort Saint-Elme, de Port-Vendre et de Collioure. Il chargea le général la Cuesta de l'attaque de ces places, et fit en même tems marcher sur la ligne française le marquis Las-Amarillas.

Quatre mamelons, qui forment une chaîne depuis la tour du Diable jusqu'à la mer, et qui couvrent les trois places que nous venons de nommer, étaient occupés par les Français.

Quatre pièces de canon défendaient la position ; des parapets à banquettes placés dans les intervalles, s'opposaient à ce

qu'elle fût tournée : ces hauteurs furent attaquées par l'ennemi le 19 : deux ou trois bataillons que les Français avaient placés en observation, le reçurent avec des fusillades qui lui tuèrent un grand nombre d'hommes, mais il avança sous le feu, et les Français, pour répondre à cette marche offensive, prirent aussitôt une position centrale. Les Espagnols furent reçus avec intrépidité. Le général la Cuesta fut bientôt obligé de faire avancer sa réserve. Le combat devint plus sanglant encore; la cavalerie ennemie, qui était restée en ligne, déboucha dans ce moment : l'infanterie française lui présenta un mur d'airain. La victoire penchait de notre côté, quand tout-à-coup notre droite fuit épouvantée, et va, de sa déroute, effrayer le centre qui résistait encore, et la gauche qui n'avait pas reculé d'un pas. Le désordre se répand alors dans nos rangs.

Le général la Cuesta ne s'arrête point, et se précipite sur les bataillons épars, qui se retirent en toute hâte sur Port-Vendre et sur Saint-Elme. Il marche lui-même, avec le reste de sa division, sur Saint-

Elme, tandis qu'il fait manœuvrer sa droite sur Port-Vendre; alors un traître à la nation française, Dufour, commandant de Saint-Elme, tourne contre ses concitoyens son artillerie, et les accable dans leur désastre. Les Espagnols entrent dans la ville, dont il ouvre les portes. Les Français qui survivent à la déroute reforment leurs rangs sous les batteries de Collioure.

Les bataillons français qui s'étaient rassemblés sous Port-Vendre, sont tournés, débusqués de leurs positions, et repoussés aussi sur Collioure. Le commandant de la place, effrayé par ce revers, ouvre ses portes à l'ennemi.

Nos troupes abandonnèrent la place et un retranchement dit de Puig-Oriol, dont la résistance n'était plus possible. Les forts furent évacués, et l'ennemi s'empara de 88 pièces de canon et de nombreux magasins qui lui furent cédés aux termes du traité.

Le général Doppet essayait, pendant ce tems, à s'emparer des postes de la Trompette et de Montesquiou : ces retranchemens étaient dégarnis de défenseurs. Les

Français marchèrent sur plusieurs colonnes, et le succès parut infaillible. Les Espagnols, déconcertés par l'intrépidité avec laquelle nous avancions sur leurs pièces, perdirent courage et battirent en retraite. Le général Mardos leur envoya de nombreux renforts, ils reprirent le dessus, et les Français chassés de la position qu'ils venaient de prendre, se retirèrent en bon ordre sur Saint-Genis.

Transportons nous maintenant à l'armée du général Hoche. Ses soldats fatigués des travaux militaires, demandaient un camp d'hiver et des barraques. Le général ne voulut point se rendre à leurs désirs, mais pour arrêter les mutineries, il déclara que le régiment qui, le premier, avait manifesté son mécontentement, *n'aurait pas l'honneur de marcher au premier combat*. Ce moyen adroit réussit, et les soldats demandèrent de marcher à l'avant-garde. Le général leur pardonna, et ils vengèrent sur l'ennemi leur honneur qui venait d'être blessé. Le 22, les Prussiens sont attaqués sur les hauteurs de Werdt et de Freschweiller; un grand

nombre de bouches à feu gardaient les redoutes. Le général Hoche parcourt alors les rangs et s'écrie : camarades, à 600 livres pièce les canons prussiens ? *Adjugé !* répondent les soldats, et ils courent sur les canons la baïonnette en avant. L'artillerie ennemie exerce d'horribles ravages : rien ne déconcerte les assiégeans. La première ligne des redoutes est rompue, les seconds retranchemens sont enlevés et l'on commence à combattre à l'arme blanche. Alors, une de nos colonnes débouche sur la gauche ; l'ennemi change son plan de défense, il affaiblit son centre ; les derniers retranchemens sont envahis. Dix-huit canons et vingt-quatre caissons sont les trophées de cette journée. Les soldats reçoivent le prix des canons qu'ils traînent aux pieds de leur général, au terme de l'enchère que celui-ci a criée avant le combat.

Les Prussiens, poursuivis sur Werdt, voulurent résister aux carabiniers et aux hussards. Déjà ils reprenaient quelqu'avantage, quand les dragons vinrent au secours de notre cavalerie, et exécutèrent

une charge qui les culbuta. Nous fîmes, dans cette occasion, 1,200 prisonniers, et nous enlevâmes six pièces de canon.

Nous avions long-tems cherché, mais inutilement, à faire lever le blocus de cette place; elle était toujours bloquée par les alliés qui devenaient plus redoutables encore par leur position dans les lignes de Weissembourg. Le général Gilot, commandant la place, jura de périr sous les murs de Landau, plutôt que d'en sortir, et refusa d'accepter les propositions d'un ennemi dont la bonne foi lui devait être suspecte. Les soldats de la garnison partageaient les sentimens de leur chef, et étaient tous décidés à ne sortir de la place que pour marcher sur l'ennemi. Une première sortie eut lieu sur Guemersheim, tandis que les Prussiens étaient attaqués sur Rixheim.

Alors Gilot fut remplacé par le général Laubadère. Peu de tems après, le prince royal de Prusse, qui se trouvait à la tête d'un corps prussien sous Landau, fit, pendant deux jours, bombarder la ville : l'arsenal fut incendié; le magasin à poudre

sauta, et avec lui un nombre considérable de maisons. Alors une nouvelle députation vint apporter d'autres conditions. Le prince Hohenlohe se présenta en personne dans la place, et fit envain tous ses efforts pour déterminer le conseil de guerre à la rendre. Le général Laubadère ne fut pas moins courageux que le général Gilot, et le bombardement cessa. L'ennemi s'en tint au blocus, qui fut plus que jamais resserré. La ville perdit toutes ses communications, et la plus affreuse famine s'y fit sentir. Pendant ce tems le général Hoche cherchait à porter du secours aux assiégés. Nommé général en chef des armées du Rhin et de la Moselle, il fait attaquer l'ennemi sur toute la ligne. Le château de Geisberg est attaqué d'abord, et le régiment de dragons de Toscane qui le défend est défait par nos bataillons. Sur toute la ligne l'artillerie se fait entendre, le camp de Geisberg, fortement palissadé, est enlevé au pas de charge; les Autrichiens qui étaient à l'abri de ces retranchemens abandonnent leurs caissons, leurs armes, et fuient dans le plus horrible désordre.

Le lendemain, Landau ouvrit ses portes : les habitans virent la fin de leurs peines, et se terminer au profit des armes françaises, un siége dont ils craignaient les horreurs. On ne pourrait rapporter tous les tableaux vraiment patriotiques qui parurent alors dans Landau : chaque soldat de la garnison reçut, avec une effusion de cœur vraiment touchante, ses frères d'armes et ses libérateurs.

Des exploits dignes d'être cités signalèrent les Français dans le combat de Geisberg. Voici ceux dont les relations ont paru les plus authentiques.

Un bataillon de nouvelles recrues avançait sous des batteries ennemies. Quinze files sont enlevées par les boulets. *Serrons les rangs*, s'écrient ces nouveaux soldats, et ils continuent de marcher sur les pièces. Un tirailleur français tombe blessé sous le feu de l'ennemi, un sergent du bataillon de l'Ain vole à son secours, le prend sur ses épaules, mais lui-même, atteint d'un éclat de mitraille, tombe à côté de son honorable charge. Un peloton les aperçoit, marche à leur secours, et, pour les arra-

cher à la mort, affronte la fusillade la plus vive. Un hussard du 3e régiment, attaque seul des canonniers ennemis occupés à servir leur pièce, les sabre, et s'empare du canon. Une compagnie d'artillerie légère se forme en carré, la cavalerie ennemie court sur elle avec confiance, mais elle est à peine à portée du pistolet, que les rangs entr'ouverts laissent voir des pièces qui, du milieu du carré, font une horrible décharge. Cette savante manœuvre est suivie d'un plein succès.

On pourrait citer mille autres exemples aussi glorieux que ceux-ci, en sacrifiant la rapidité du récit à l'intérêt des détails. Il nous suffira de dire que les troupes qui marchaient sur Landau ayant été arrêtées pour recevoir une distribution de pain, ces braves soldats refusèrent de la recevoir, et prièrent leurs chefs de ne point interrompre leur marche pour une distribution qui pouvait se faire également bien dans Landau. Ces généreux guerriers se seraient cru coupables s'ils eussent retardé d'un moment la délivrance de leurs frères.

Dans la place, on vit éclater le même

amour pour la patrie. Un nommé Klée, occupé à couper une communication dans l'arsenal, pendant que deux bâtimens étaient en proie aux flammes, est averti que sa propre maison brûle: « Les bâtimens publics avant les maisons particulières, s'écrie-t-il. » Et il continue à porter des secours avec le même empressement, avec la même présence d'esprit. Sparte montra-t-elle des citoyens plus nobles et plus courageux?

Déconcerté par nos succès, l'ennemi battit plusieurs jours en retraite : Lauterbourg, Kayserslautern tombèrent entre nos mains, et nous y trouvâmes de nombreux et utiles magasins. Le 28 décembre, le général Hoche s'empara de Guemersheim, que l'ennemi évacua à sa vue, et la prise de Spire, qui nous ouvrit ses portes le 29 décembre, rendit notre triomphe complet.

Après la reprise des lignes de Weissembourg, le général Hoche poursuivit les vaincus : les Autrichiens repassèrent le Rhin, les Prussiens se retirèrent sur Mayence ; le gé-

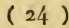
néral français ayant résolu de chasser au-delà du Rhin un parti autrichien, maître du fort Vauban, donna l'ordre de marcher de ce côté à 30,000 hommes qui campaient entre Wanztenau et Lauterbourg. Le fort était uni à la rive droite du fleuve par un pont; les Français disposèrent leurs batteries de manière à le couper. En vain les assiégés, effrayés de ces dispositions, firent-ils plusieurs sorties pour s'opposer à leur effet, ils furent repoussés à la baïonnette; enfin, contraints d'abandonner la place, ils firent sauter une partie des fortifications, et, sans le courage de nos soldats, qui se précipitèrent dans les mines pour éteindre les mêches, c'en était fait du fort. Apeine les Français furent-ils maitres de Vauban qu'ils en relevèrent les fortifications.

Le 5 février 1794 on combattit d'autres ennemis : les Espagnols, inquiétés par un camp, dit des *Sans-Culottes*, que l'on établissait sous les murs de Saint-Jean-de-Luz, tentèrent plusieurs escarmouches, et en vinrent enfin à une affaire des plus sérieuses.

Trois redoutes défendaient le camp des *Sans-Culottes.*

Le général Caro dispose son monde sur plusieurs colonnes, et marche sur le camp. L'attaque a lieu sur trois points en même tems, sur le poste du Calvaire, sur celui d'Urrugne et sur la Croix-aux-Bouquets. C'est la division qui arrive à ce dernier poste qui commence la canonnade. Les premiers coups de l'artillerie ennemie jetèrent le désordre dans le camp, mais la lenteur de l'ennemi à fondre sur les retranchemens, donna le tems au général Fregville de prendre tous ses dispositions : l'habile général donna l'ordre à ses avant-postes de se replier. Cet ordre fut ponctuellement suivi. Fiers d'une manœuvre qu'ils croyaient nécessitée par la violence de leur attaque, les Espagnols se portèrent sur la redoute, dite *de la liberté*; leur surprise fut extrême, quand ils approchèrent, de voir leurs régimens entiers écrasés sous notre artillerie.

Le combat continue avec un acharnement dont on trouve peu d'exemples. Plu-



sieurs postes sont repris par les Français.

On se battait depuis huit heures, et nous étions rentrés dans toutes nos positions. Les Espagnols ne tardèrent point à s'éloigner, ils laissèrent un grand nombre de prisonniers, beaucoup des leurs restèrent aussi sur le champ de bataille.

Des trophées aussi glorieux ne purent soustraire le général Hoche à la persécution : rentré dans Paris, il fut plongé dans les cachots de la Conciergerie. Le général Jourdan le remplaça. Comme lui il avait été appelé à la barre de la convention ; mais il était parvenu à conjurer l'orage. L'armée sans chef pendant quelque tems, ou commandée par un nouveau général, n'exécuta que des manœuvres peu intéressantes, et n'entreprit que de légères escarmouches. Le 17, cependant, on marcha sur Arlon. Le général Jourdan conduisit lui-même cette attaque, tandis que le général Vincent enlevait les hauteurs de Mertzig. Notre avant-garde et notre

notre artillerie légère eurent très-peu de succès ce premier jour. L'artillerie qui garnissait les retranchemens d'Arlon était forte et bien servie.

Le 18, tous nos corps étaient réunis, on attaqua l'ennemi sur toute la ligne. Les Autrichiens, chassés d'Arlon, furent poursuivis deux lieues au-delà par notre artillerie. Arlon resta sous le commandement du général Hatry.

Les ennemis résolurent alors de pénétrer en France par la Picardie. Ils envoyèrent 20,000 Hessois et Anglais en Vendée pour opérer une diversion, et se dirigèrent sur Landrecies. Pichegru, à l'entrée de cette nouvelle campagne, chargé de s'opposer à leurs desseins, fit sortir des quartiers d'hiver toutes les troupes qu'on mit à sa disposition, et établit une ligne et plusieurs camps. Le 16 avril les opérations commencèrent.

Le lendemain, l'armée française était presque toute rassemblée entre Landrecies et Guise; l'ennemi se porta sur huit points à-la-fois : Castillon, Naves, Créve-

cœur, Grandpleu, Bohain, Cambrai, Prémont et Mazinquet furent occupés au même moment. Les divisions françaises se retirèrent d'abord ; mais le 20 elles marchèrent en avant et repoussèrent l'ennemi de tous les postes dont il s'était emparé sur la gauche de Guise : Bohain, Prémont, Estreux et Venerolles rentrèrent sous nos drapeaux. Le 24, Cambrai et Bouchain-sur-Villers-en-Gauchies, tombèrent aussi en notre pouvoir, après un combat sanglant.

Le général Pichegru désespérait encore de délivrer Landrecies, et dans l'impossibilité de faire lever le siége en agissant d'une manière directe, il fila avec 4,000 hommes entre la mer et l'armée ennemie, et le succès couronna une entreprise qui sera toujours désavouée par la prudence.

Dans le même moment le général Charbonnier opéra sa jonction avec l'armée du Nord, aussisôt après que nous eûmes enlevé les hauteurs de Bossut. Pendant qu'on se battait sur ce point, le général Chapuis éprouvait un cruel échec à Trois-Ville. Les cuirassiers de Zeschwitz, com-

mandés par le prince Schwarzemberg, et soutenus par des troupes anglaises, nous enlevèrent dans ce combat, qu'on appelle encore de Castillon, 4,000 hommes et 35 canons.

Le général Chapuis fut aussi fait prisonnier; l'ennemi trouva sur lui des instructions du général Pichegru : il apprit quel but on se proposait en marchant en Flandre. Pour répondre à ce mouvement il envoya quelques légers secours au général Clairfait, mais ne voulut point abandonner le siége de Landrecies, qui, complètement bloquée depuis le 17 avril, fut bombardée avec la plus grande activité. Le 30 avril, la reddition de la place fut signée.

Un plan d'attaque fut ensuite dirigé contre le général Pichegru et nommé *plan de destruction*, par l'espérance qu'on avait d'exterminer l'armée française.

Deux événemens aussi heureux que glorieux terminèrent cette campagne. La bataille de Tourcoing couronna la plu-

part de nos généraux d'immortels lauriers. Après plusieurs mouvemens inutiles à rapporter, les deux armées s'étaient trouvées en présence près de Tourcoing, les Français au nombre de 60,000, les coalisés au nombre de 90,000. Le combat dura long-tems, et le sang coula en abondance. Enfin, après des pertes considérables, l'ennemi rétrograda, et les Français entrèrent à Tourcoing.

Les généraux ennemis, vaincus devant Tourcoing, furent : l'archiduc Charles, le duc d'Yorck, les généraux Kinsky, Wurmser et Clairfait.

Les généraux français vainqueurs : Bonneau, Souham, Macdonald et Moreau.

Le fort Saint-Elme fut attaqué peu de jours après par l'armée des Pyrénées orientales. Des batteries furent portées à bras et traînées à travers les rochers et les précipices. Elles incommodèrent l'ennemi pendant plusieurs jours, et les pièces étant à la fin pointées avec une étonnante adresse, les fortifications du fort Saint-Elme ne furent bientôt plus qu'un

monceau de ruines. Alors l'ennemi sortit de ses retranchemens et se jeta dans Collioure, où venaient d'entrer quelques cents hommes chassés de Port-Vendre. Collioure fut attaqué et se rendit bientôt à la discrétion des Français.

Les Espagnols, après une alternative de succès et de revers, avaient remporté enfin quelques avantages, et s'étaient rendus maîtres de Truillas. Suivons le cours de leurs opérations militaires, et examinons maintenant s'ils surent mettre à profit leurs victoires.

Après la perte de Truillas, les chefs du gouvernement s'aperçurent que le général Dagobert n'avait point sous ses ordres des forces assez imposantes. Ils lui envoyèrent des renforts. Alors les soldats français reprirent l'initiative. Les Espagnols furent chassés du camp d'Argèles et atteints le 3, aux environs de Campredon; ils se renfermèrent précipitamment dans les remparts de cette ville : Dagobert ordonne la canonnade; les Espagnols évacuent Campredon pendant la nuit, et les Français y entrent le lendemain, la baïonnette en

avant. Le reste de l'armée poursuit les vainqueurs de Truillas, sur le chemin de Ripol, et revient prendre position à Campredon.

La cour de Madrid ne vit pas, sans un sentiment de frayeur, les avantages que venait d'obtenir Dagobert ; elle apprit que ce général avait reçu de l'intérieur plusieurs détachemens, elle envoya des renforts à Ricardos. Dans ce même moment, le général Turreau remplaça Dagobert.

Le général Ricardos, disposé à une affaire plus décisive, rassemblait toutes ses forces sur Boulon. Le général Turreau suivit ses mouvemens, et de son côté, se tint prêt à tout événement. Il attendit quelques jours le signal, et l'ennemi ne l'offrant pas, il résolut de le donner. Le 14, il remet les instructions nécessaires à ses officiers, et, sur les dix heures du soir, ceux-ci marchent vers le camp de Boulon, dans le plus grand silence. Six colonnes s'offrent au même moment, sur six points différens. Le choc est terrible ! La droite des Espagnols ne tarde pas à plier. Les

Français feignent de vouloir les poursuivre, mais lorsque le général Ricardos, rassemblant toute son attention sur ce point, vient pour la soutenir, nos brigades se jettent sur Montesquiou. Ce village avait été désigné comme le point central où devaient tendre tous les efforts. Ricardos se reporte de ce côté, et la droite de l'ennemi reprend une contenance plus ferme; la gauche est alors attaquée, et dans le même moment soutenue. Le combat devient plus meurtrier. Une batterie placée à gauche de l'ennemi sur un plâteau, protège sa position et renverse des lignes entières dans nos bataillons. L'ordre est donné d'enlever à la baïonnette; aussitôt le plateau est couvert de morts : sept fois les Français vainqueurs se rendent maîtres des batteries, sept fois ils sont renversés du plateau, et écrasés par le feu des fusillades. La nuit, de plus en plus sombre, rendait plus difficile la position de chaque parti : on ne savait plus ce qu'on devait résoudre. On se battait cependant encore : et, après un assaut plus sanglant que les précédens, les Français remontèrent sur

le plateau, que les Espagnols reprirent pour la huitième fois, au milieu de la nuit.

La canonnade, sur le camp de Boulon, n'avait procuré aucun avantage marquant, le général Turreau la fit cesser et ordonna de sonner la retraite.

Dans les combats partiels qui suivirent cette journée, l'ennemi eut toujours le dessous. Le général Turreau lui fit éprouver plusieurs pertes successives, et le força sans cesse à se reployer sur lui-même; une seule ville, Céret, lui restait encore pour entretenir ses communications avec l'Espagne; il était important de l'en chasser et d'y établir un poste français.

Le 26 novembre, à sept heures du matin, le général Turreau se présenta devant Céret à la tête d'une division, tandis que le comte de l'Union, commandant de la place, était sorti pour soutenir un de ses avant-postes attaqué par diversion. La redoute de la place était remplie de Portugais qui la cédèrent au premier mouvement de notre artillerie. Le comte de

l'Union revint bientôt ; s'il eut tardé un seul moment encore, il eût trouvé nos soldats dans Céret. Ce retour changea tout-à-coup la face des choses : Céret fut gardé par des divisions portugaises, et le comte de l'Union reprit la redoute à la tête de ses bandes espagnoles.

Le général Courten fut envoyé dix jours après sur Ville-Longue, avec ordre de l'enlever à la baïonnette : nos généraux surpris d'une attaque à laquelle ils étaient loin de s'attendre, cèdent Ville-Longue, et se retirent sur Argèles.

En 1794, les opérations furent reprises en Espagne. Le général Dagobert rentra dans son ancien commandement, et attaqua, sur Belver, les Espagnols qu'il venait d'y pousser lui-même. Le général envoya une colonne sur cette place, de manière qu'elle y arriva, le 7 avril, à la chute du jour. Un autre qui devait la soutenir dans l'assaut, s'égara : l'attaque fut vigoureuse; l'ennemi environné de canons, fort déjà par le terrain, opposa une assez longue résistance. Enfin il sortit de Céret, après avoir fait sauter un moulin à poudre près

du pont de Bart, il abandonna la tête de ce pont. Urge, située dans un petit vallon, est à peu de distance de Céret; quelques corps, mis en fuite par nos bataillons, venaient de s'y réfugier, Dagobert crut avantageux de les y poursuivre; lui-même, il se porta sur ce point, Urge fut attaquée. Les Français éprouvèrent d'abord un échec; mais bientôt ils revinrent à la charge, et s'emparèrent d'Urge et de ses magasins.

La forteresse qui commande cette place ne se rendit point, et les Français, pour ne pas rester exposés à ses batteries, prirent loin d'Urge une position plus favorable. Dagobert, toujours malade, se rendit à Puycerda, et se mit au lit. La fièvre fit des progrès rapides, et la France perdit un des plus braves et assurément le plus désintéressé de ses défenseurs.

Nous avons commencé l'histoire de cette guerre de la première coalition, par le récit de nos revers et de nos succès en Belgique. Le plan que nous avons adopté ayant voulu que l'ordre chronologique des faits fût un instant interrompu, nous croyons devoir en rétablir la chaîne, et faire un récit

exact des événemens qui se passèrent sur cette partie de nos frontières.

Le premier combat, livré en Belgique, fut celui de Quiévrain. Les Français vainqueurs soudain saisis d'une terreur panique, abandonnent à l'ennemi les postes et les batteries qu'ils venaient de lui enlever; ce même sentiment de frayeur se manifeste à Tournai; ces cris : *sauve qui peut ! nous sommes trahis !* achèvent de les mettre en déroute. Cependant le courage s'affranchit des entraves qui l'arrêtent, et Luckner s'empare de Courtrai.

Dumouriez, dont l'avis fut toujours d'envahir la Belgique, persuade alors aux membres de la convention que ses projets n'ont échoué que par la méfiance des nouvelles recrues, qui n'osaient compter sur leurs chefs; il assure que ces mêmes soldats plus aguerris, ne marcheront plus qu'au milieu des trophées, et demande que son plan d'attaque ne soit point changé. Peu de jours après, il prouve par ses actions la justesse de son raisonnement : la célèbre bataille de Jemmapes est livrée, et

les hauteurs de ce nom sont enlevées à la baïonnette. Bruxelles ouvre ses portes au vainqueur de Jemmapes, et les prédictions sont accomplies.

Cette première victoire met entre les mains de nos généraux, 200 pièces d'artillerie, plusieurs milliers de boulets, une quantité considérable de fusils et des magasins immenses.

Tirlemont se rend peu de jours après la déroute de Jemmapes, et Dumouriez entre dans Liége, après avoir chassé 10,000 Autrichiens d'un camp fortement retranché, qu'ils occupaient en avant de cette ville.

La ville de Namur est attaquée dans les premiers jours de décembre; un de nos généraux entre dans la place, au moment où les mines vont éclater; il se fait conduire aux fourneaux par le général autrichien, qu'il suit l'épée à la main, et il sauve la place et sa division, en arrachant les mèches.

Trèves, Aix-la-Chapelle et Verviers suivent

suivent le sort commun, et les Autrichiens sont repoussés au-là de la Roer. Enfin, après avoir combattu d'abord à Tirlemont avec quelque désavantage, nous reprenons notre attitude première, et, vaincu à Tirlemont, vaincu à Tongres, l'ennemi est encore défait dans plusieurs autres affaires. Dans la même année 1793, nous marchons sur la ville de Furnes; nos soldats affrontèrent tous les dangers, surmontèrent tous les obstacles, et entrèrent dans Furnes, que les Allemands furent contraints d'évacuer.

Nos troupes furent portées sur d'autres points, et l'hiver, qui fit bientôt sentir sa rigoureuse influence, arrêta pendant quelque tems le cours de nos exploits: ce ne fut que le 30 avril 1794 qu'il se passa, en Belgique, quelque événement digne d'être rapporté. Une attaque simulée fut ordonnée sur Denain, et le succès qu'on en attendait fut complet. Le général Clairfait se porta en grande hâte de ce côté, avec une partie de son corps, et donna à nos troupes le tems de s'avancer sur Tournai. Cependant il s'apperçut de sa faute, et, le 26, il revint à Moescroën, et se retrancha aux

moulins de Castel. Ce fut le 29 que le général Souham l'attaqua dans cette position. Le choc fut horrible. L'ennemi eut quelques instans l'avantage ; mais il ne put conserver sa position, et la terrible baïonnette fit encore changer la fortune. Nos régimens se battirent avec un acharnement incroyable. Moreau, qui soutenait les assiégeans, remporta aussi la victoire sur les hauteurs de Moescroën : il y tailla en pièces une division hanovrienne, que le général Walmoden commandait.

Au combat de Castel, le général Clairfait fut blessé, et l'ennemi perdit un grand nombre de soldats, restés morts sur le champ de bataille ; 1,200 hommes faits prisonniers, trente pièces de canon et quatre drapeaux.

Nous étions à la vue de Menin, le général Moreau envoya un trompette sommer la place de se rendre. La réponse fut négative. Le général Hammerstein, qui commandait la garnison, forte de quatre mille hommes au plus, ne voyant plus aucune ressource, sortit dans la nuit du 30 avril, se jeta sur l'endroit le plus faible

de notre ligne ; tua tout ce qui s'opposa à son passage, et arriva à Burges, où il entra avec quelques pièces de canon, qu'il nous avait enlevées en passant.

Le lendemain nous entrâmes dans Menin; nous y trouvâmes un nombre assez considérable de bouches à feu, des milliers de poudre et de boulets.

Le 10 du mois suivant, un de nos généraux s'empara de Bossut ; un autre marcha sur Thuin, après avoir enlevé à l'arme blanche les retranchemens des Autrichiens en avant de cette ville. Thuin ouvrit ses portes, et notre armée passa la Sambre.

Le général Clairfait voulut alors prendre l'offensive et couvrir la Flandre, par une attaque combinée sur Courtrai. Nous étions maîtres de cette ville, il entreprit de nous en chasser: le 10 mai, profitant d'un mouvement du général Souham sur Dottingies, il redoubla d'ardeur ; mais ses efforts furent inutiles : ses troupes, repoussées au premier choc, ne tentèrent point l'escalade.

Le lendemain, les Français reçurent l'ordre de combattre, et les généraux Malbrank et Macdonald passèrent la Lys,

pour prendre l'ennemi à revers. Les soldats ne pouvaient se mettre en bataille qu'ils ne passassent auparavant par deux défilés, que balayait la mitraille de l'ennemi ; de nombreux tirailleurs autrichiens, répandus dans les pièces de bled, rendaient le danger plus grand encore, et le général ennemi croyait, de ce côté, n'avoir rien à craindre. Cependant, malgré tous ces obstacles, nos régimens débouchent dans la plaine, et se forment en bataille ; des boulets enlèvent des rangs entiers ; les soldats français ne voyent point le péril, ils ne regardent que la gloire. On engage bientôt le combat ; de part et d'autre on se bat avec acharnement ; la nuit survient, dix heures sonnent, et l'on est encore aux prises. Enfin, le général Clairfait est vaincu ; il fuit le champ de bataille, qui reste couvert de ses morts et de ses blessés.

Après s'être emparés de Thuin, les généraux de l'armée des Ardennes avaient passé la Sambre et s'étaient établis à Kaunitz.

Ce fut d'après les ordres du proconsul conventionnel Saint-Just, que le général

Charbonnier repassa la Sambre le 20, et prit position vers Merbes-le-château. Le prince de Kaunitz, qui, déjà une fois, nous avait obligés de nous retirer sur l'autre rive, nous attaqua presqu'aussitôt que nous y étions établis. Soutenu par le prince d'Orange, il fit plier notre gauche; notre centre et notre droite allaient aussi lâcher pied quand la division Kléber, avertie par des fuyards, survint et rétablit le combat. Cependant, nous nous reportâmes sur l'autre rive après avoir perdu trois mille hommes. L'impétueux Saint-Just ne s'arrêta point là : il ne balança point de sacrifier le sang français pour venger son amour-propre, et, surpris qu'on ne pût exécuter un passage qu'il avait jugé praticable, et qui était réellement alors impraticable, il donna de nouveaux ordres. La Sambre fut passée cinq fois, mais cinq fois, les Autrichiens vainqueurs nous repoussèrent sur l'autre rive.

Le général Pichegru continuait toujours de poursuivre l'ennemi. Après avoir remporté la victoire à Tourcoing, il divisa son

corps en trois colonnes, mit à leur tête les généraux Bonneau, Souham et Moreau, et ordonna de marcher vers l'armée ennemie, qui couvrait Tournai d'une ligne étendue depuis Obigies jusqu'à Froyennes. Les trois divisions furent bientôt en présence des troupes coalisées et le combat s'engagea sur-le-champ. L'affaire dura quinze heures et peu d'ordres furent envoyés aux troupes. Les soldats agirent plus que leurs officiers. Au reste, le résultat de cette journée sanglante fut presque nul; l'ennemi eut trois mille hommes hors de combat, mais notre perte fut au moins égale à la sienne. Après l'action, qui dura jusqu'à nuit, l'armée française se retira sur Courtrai; Tournai reçut l'armée ennemie.

Cessant pour un moment de suivre nos défenseurs en Belgique, reprenons le cours des affaires à l'endroit où nous l'avons quitté, voyons quels événemens se passaient en Allemagne.

Les coalisés, maitres des lignes de Weissembourg, ne songèrent qu'à s'y fortifier.

Les Prussiens se retirèrent sur la Sarre,

élevèrent des retranchemens et des batteries. Les Autrichiens en firent autant dans les Vosges, à Freschweiller et à Nider-Brunn. Les troupes françaises restèrent en observation, et pendant un certain tems toutes les forces semblèrent paralysées.

Ce fut alors que Hoche fut nommé, par le comité de salut public, général en chef de l'armée de la Moselle.

Son premier soin, quand il eut pris le commandement, fut de rétablir dans l'armée une discipline relâchée, et de réformer les abus nombreux qui existaient.

A peine eut-il rétabli les réglemens militaires dans toute leur vigueur, qu'il se hâta de prouver que la confiance des chefs du Gouvernement était bien placée en sa personne. Le 17 novembre, il attaqua un camp retranché que les Prussiens occupaient sous Bliescastel : la canonnade ne réussit point, l'ennemi avait 25 pièces en batteries. Le général français fit prendre la baïonnette. Cet ordre seul déconcerta les Prussiens ; ils quittèrent les retranchemens au premier assaut, et prirent la fuite.

Le colonel d'Anglard, à la tête du 2e régiment de carabiniers, se mit à leur poursuite; il entra dans les carrés qu'ils tentèrent de former, et en tua un grand nombre. Cette victoire ouvrit aux Français la ville de Deux-Ponts qui se rendit quelques jours après.

Le général Hoche ne s'en tint pas là : il conçut un projet d'une exécution plus vaste. L'ennemi menaçant d'envahir l'Alsace, il prit la détermination de repasser la Sarre en présence des Prussiens et d'aller dégager Landau dont les coalisés faisaient le blocus.

Le général commença l'attaque par l'aile gauche de l'armée coalisée. L'infanterie prussienne fut d'abord enfoncée, des escadrons saxons vinrent la soutenir, et notre cavalerie repoussée eut quelque peine à maintenir la victoire indécise. Pendant ce tems, une de nos divisions qui avait passé Erlebach, s'approchait de la droite des Prussiens; et des batteries que nous avions établies à Otterberg, canonnaient leur centre sur Morlautern. Ces différentes attaques furent dirigées avec

habileté, entreprises avec ardeur, soutenues avec courage; mais la cavalerie ennemie détruisit tout l'effet qu'on pouvait en attendre, et le combat se termina sans qu'aucun des deux partis pût se glorifier du triomphe.

Le 29, on en vint une deuxième fois aux mains : nous fûmes encore repoussés, et si le général Hoche n'avait opéré promptement un mouvement rétrograde, un corps de réserve prussien eût pris à revers le centre de l'armée française. Les troupes étaient fatiguées, et la retraite étant le seul moyen de salut qui restât, le général français fut assez prudent pour l'employer.

Si l'on ne veut pas détourner les yeux de ce point, et voir quels combats furent livrés par la suite en Allemagne, il faut se reporter à la fin de mai 1794. Depuis l'ouverture de la campagne jusqu'à cette époque, les armées française et coalisée restèrent dans une mutuelle observation, et ce ne fut que le 23 mai que l'on se battit à Schifferstadt. Voici les positions des deux armées.

L'armée française s'étendait sur une ligne

qui, partant de Neustadt, avait Rehut pour limite. Le général Desaix, qui commandait la droite, s'appuyait au Rhin, vers Schifferstadt; la gauche était en avant de Neustadt, quelques corps établissaient une communication avec l'armée de la Moselle, et des divisions occupaient Kayserslautern et Tholey.

Par contre, l'armée des alliés se déployait entre Alzey et Mertzig, liée de ce côté par quelques corps avec le général Blankenstein. Les Autrichiens occupaient tout le terrain depuis Mayence jusqu'à Bâle, et le corps du prince de Condé, qui formait le centre, était à Rastadt.

Le maréchal de Mollendorf, qui dirigeait les forces prussiennes, devait agir de concert avec le prince Hohenlohe-Kirchberg. Le 23 mai, notre droite fut attaquée par un corps autrichien; un corps prussien s'avança sur Neustadt; ces deux tentatives ne servirent qu'à faire tuer quelques hommes de part et d'autre. Cependant l'attaque est renouvellée sur la droite, et le général Desaix est obligé, pour soutenir les assaillans, d'employer sa réserve.

Cependant on cherchait à tourner notre droite et Kayserslautern était menacé par le maréchal Mollendorf; le général Lambert, qui commandait cette position, rappela ses avant-postes; et, après une résistance de quatre heures, se retira en bon ordre par les gorges de Tripstadt et de Pirmasens. Sur les autres points, nos soldats furent aussi contraints de se replier, et l'armée du Rhin, toute entière, se retira les jours suivans sur Guermersheim et Landau.

Deux flottes croisaient dans la Méditerranée, à la fin de 1793; l'amiral Truguet, rapidement élevé au grade de contre-amiral, en avait le commandement. Une troisième armée voguait aussi sur l'Océan, entre Croix et Belle-Isle. Le vice amiral Morard-de-Galles la dirigeait; mais soumis à l'influence des conventionnels, il était souvent contraint à des manœuvres inutiles et périlleuses. Cependant, les Anglais n'osèrent l'attaquer et leur timidité fit notre salut. Pendant quatre mois on tint la mer sans avoir à soutenir un seul combat. Le soldat livré à l'inaction, devint bientôt sédi-

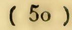
tieux. Une révolte éclata dans les derniers mois de 1794. Les chefs eurent une peine incroyable à contenir cette soldatesque mutinée. La sévérité eût été plus nuisible qu'avantageuse : il fallut capituler.

Peu après la flotte relâcha dans le port de Brest ; des députés du gouvernement attendaient nos généraux, chargés d'éclairer la conduite qu'ils avaient tenue pendant l'expédition. Alors un tribunal de sang fut établi. Les agens de Robespierre écoutèrent les dépositions de soldats qu'ils auraient dû punir de leur rebellion, et de braves officiers furent mis à mort, accusés de crimes imaginaires. On admit que Brest était vendu aux Anglais par des généraux de marine, et on remplaça les troupes de mer par de nouvelles levées, qui n'avaient point encore vu un vaisseau. Kerguelen, reconnu pour un des officiers les plus expérimentés de notre marine, fut plongé dans un cachot. Morard-de-Galles fut destitué ; et Villaret-Joyeuse mis à sa place.

La famine affligeait alors la France, et le général Vanstabel était attendu avec impatience. Il revenait d'Amérique avec des

subsistances, et deux vaisseaux de ligne escortaient le convoi. L'escadre de Brest, forte de vingt-six vaisseaux de premier ordre, reçut l'ordre d'aller à sa rencontre, et de le protéger contre les Anglais, qui croisaient et pouvaient l'intercepter dans son passage. Aussitôt l'on pressa l'armement avec vigueur.

Le signal du départ est enfin donné; tous les marins se hâtent de gagner leur poste; les batteries tirent les coups d'honneur et la flotte est en pleine mer. Elle fut bientôt à la hauteur du phare Saint-Mathieu, et, jetés en pleine mer, les bâtimens élevèrent des fanaux pour faciliter les évolutions: on s'avança sur trois lignes, on cingla vers les îles Coves et Flores, pour se joindre au convoi. Plusieurs cargaisons fort riches et entr'autres dix-sept navires portugais, en route pour Londres, devinrent la proie de notre flotte, le port de Brest fut encombré de prises. Cependant l'ordre donné à l'amiral comportait d'éviter toute attaque dangereuse et de n'avoir qu'un seul but en vue, la sûreté du convoi. Le 28 mai, à



midi, une flotte est signalée ; on distingue bientôt vingt-six vaisseaux de ligne.

L'amiral Howe, qui commandait la flotte ennemie, ne paraissait point disposé à combattre, Villaret devait imiter cette prudence ; il l'eût fait sans doute, mais Jambon-Saint-André, transporté par un faux patriotisme, interposa son autorité et voulut une bataille. Villaret força de voiles, et donna le signal du combat. D'abord, on s'envoya des boulets à une assez grande distance et l'on se fit peu de mal. Le vaisseau amiral occupait le centre de l'armée française. Ce jour, il ne reçut aucun échec, mais le *révolutionnaire* foudroyé sur son babord, fut démâté et contraint de gagner Rochefort pour se faire remorquer. Le lendemain, les deux armées restèrent quelque tems en présence, sans recommencer le combat. Notre avant-garde fut désemparée comme elle serrait l'ennemi au feu, notre armée voulut virer pour l'aider dans son mouvement ; mais l'arrière-garde était déjà attaquée par les Anglais, qui nous avaient dépassés. Le vaisseau amiral anglais

de 120 canons, monté par l'amiral Howe, se jeta sur le centre de notre ligne et tira sur le vaisseau *le Vengeur*, tandis que *le Bellérophon* et *le Léviathan* qui voulurent l'imiter furent repoussés par nos bordées et jetés loin de la flotte anglaise. Une brume épaisse qui sépara les deux armées pendant deux jours, mit fin à l'action.

Le 1er juin, les brumes se dissipent; les deux flottes se préparent à une action décisive. A sept heures, Howe donne le signal de l'attaque et l'ordre à chacun des vaisseaux qu'il commande, de prendre un des nôtres bord-à-bord.

L'action s'engagea; bord-à-bord on se battit avec toute la rage que peut inspirer une haine réciproque et invétérée. Enfin, la mêlée fut horrible, et les signaux n'étant plus compris, souvent un vaisseau lâcha sa bordée à un vaisseau de son côté: 4,000 bouches à feu tonnent à la fois et vomissent la destruction. L'Anglais vise à démâter nos vaisseaux, nous cherchons à couler bas les siens. L'amiral Howe avait plusieurs fois tenté sans succès, la canonnade contre le vaisseau amiral *la Montagne*, et

avait été contraint de reculer ; mais *le Jacobin* qui devait couvrir *la hanche* du vaisseau amiral fait une fausse manœuvre et le laisse à découvert. *La Reine-Charlotte* que montait l'amiral anglais, profite aussitôt du vide qui se présente sur la ligne, suivi de cinq vaisseaux dont deux à trois ponts, elle entoure Villaret. Quelque tems foudroyé par son ennemi, l'amiral français reste perdu au reste de la flotte, mais par une menace d'abordage, il force les bâtimens qui l'entourent de s'éloigner et leur coupe quelques cordages. Le conventionnel Saint-André pâlit et se sauve entre les ponts.

Les vaisseaux retournés à distance n'en continuèrent qu'avec plus d'avantage : *la Montagne* résista quelque tems encore ; mais bientôt, le pont dépourvu de défenseurs, ne fut plus qu'un désert hideux de carnage : 2 500 boulets ont frappé son tribord, ses canons sont démontés ou entr'ouverts. Le banc de quart est enlevé sous Villaret, celui-ci se relève avec sang-froid, le fait rétablir et reprend son poste. Alors *la Reine-Charlotte* était à demi-portée de

canon : Bouvet-de-Cressé, qui aujourd'hui dirige un collège à Paris, sent un de ces mouvemens que font naître les circonstances critiques : il demande à Villaret de balayer le pont de l'Anglais : *Vous vous ferez tuer*, lui répond l'amiral : Qu'importe, reprend-il, si je suis utile à ma patrie. Il se glisse aussitôt de degrés en degrés, au milieu des balles que les Anglais lui lancent avec l'espingole et le pistolet ; enfin il parvient à son but, et met le feu à la caronade de 36 à tribord. Son intrépidité est récompensée par une entière réussite. La *Reine-Charlotte* est abîmée par l'effet de la caronade, et ce n'est que par une prompte fuite qu'elle parvient à se sauver.

Un de nos autres vaisseaux, *le Vengeur*, avait montré autant de dévouement que *la Montagne ; le Brunswick* et deux autres bâtimens anglais l'attaquèrent ; la mitraille emporta la moitié de son monde : ce qui resta sur le pont, loin d'être découragé, opéra des prodiges de valeur ; *le Brunswick* fut chargé avec tant d'activité et d'adresse qu'il fut contraint de s'éloigner ; les deux autres vaisseaux redoublèrent alors d'efforts.

Le Vengeur perdit sa mâture, et percé de toutes parts, il fit eau à fond de cale. Réduits à cette extrémité, les marins qui montaient *le Vengeur* ne cherchèrent point à sauver leur vie; ils aimèrent mieux mourir que se rendre, et prirent une détermination qui rendra à jamais célèbres et le jour qu'ils combattirent et le vaisseau qu'ils montèrent; ils déchargèrent leur bordée quand leur vaisseau coulait à fond, quand les canons étaient déjà à fleur d'eau, et s'engloutirent, aux cris mille fois répétés de *Vive la République! Vive la liberté de la France!*

Quand les marins du *Vengeur* donnaient un si bel exemple de bravoure, Jambon-Saint-André, sorti de la batterie où il avait caché sa pusillanimité, s'élevait avec fermeté contre l'équipage de *la Montagne*, qui voulait retourner au combat et délivrer *six vaisseaux* de l'arrière-garde que les Anglais tenaient cernés. Rien n'était plus facile que de leur ôter cette proie; le Conventionnel s'opposa à l'enthousiasme de l'armée, et Villaret, effrayé par la *guillotine*, obéit et fit signaler sa retraite; ce-

pendant la flotte anglaise, dont plusieurs vaisseaux étaient entièrement perdus, était si maltraitée que l'amiral Howe aurait pris la fuite à la menace d'un second abordage.

Après ce combat, la flotte française mouilla dans la rade de Bertheaume; le conventionnel s'opposa encore aux desirs de Villaret. Celui-ci, soutenu par une escadre toute fraîche qu'il trouva à Bertheaume, voulait chasser dix-sept vaisseaux anglais qui, ignorant le combat du 1er juin, venaient de passer, pavillon bas, près de la flotte française.

On apprit en France que le convoi n'était plus protégé, et les alarmes se manifestaient, quand les vaisseaux de Vanstabel parurent à la vue de Brest, et firent leur entrée dans ce port.

Le général Muller, qui commandait en chef l'armée des Pyrénées orientales, resta quelque tems dans une entière inactivité; ce ne fut que le 23 juin 1794 qu'il entreprit une excursion sur le territoire espagnol et tâcha de s'emparer de la vallée de

Bastan. Il enleva quelques postes aux environs de Baygorri et jeta une division dans le village des Aldudes. Les Espagnols se réunirent au nombre de dix mille, sur la Bidassoa, et se mirent en marche sur quatre colonnes; ils s'emparèrent, après une vive résistance, des postes du Mandal, du Mont-Diamant et du Mont-Vert; leur colonne de gauche, dirigée par les généraux Gilet Camesfort n'éprouva plus de difficulté à remplir le but de leur attaque. Le poste de la Croix-des-Bouquets, qu'elle voulut enlever, résista avec une fermeté désespérante, et un renfort que le général Muller envoya de ce côté, acheva de dérouter les assiégeans.

Le combat tourna bientôt à notre avantage; les Catalans furent attaqués dans tous les postes qu'ils venaient d'occuper; chassés de leurs camps, ils se retirèrent sous des batteries de quarante pièces de canon, établies au-delà de la rivière, et furent encore débusqués de cette nouvelle position.

Moins de 1,500 Français chassèrent 2,000 Espagnols de ces hauteurs, où 40 bouches

à feu étaient à leurs ordres. Le général Caro ordonna de sonner la retraite, de repasser la Bidassoa et fit sauter derrière lui le pont jeté sur cette rivière.

Le général don Ventura Caro fut remplacé par le comte Colomera, vice-roi de Navarre, et le 6 juillet les généraux français se mesurèrent avec ce nouveau commandant.

L'échec que les Espagnols avaient reçu au poste de la Croix-des-Bouquets rendait nécessaires de nouvelles levées ; mais elles ne purent avoir lieu. N'ayant plus que son corps, pour soutenir le choc d'un ennemi victorieux, le général Espagnol chercha à prendre les positions les plus avantageuses. Il envoya le marquis de Saint-Simon avec sept mille hommes, sur les hauteurs d'Arquinzun, espérant couvrir par là les derrières de la vallée de Bastan.

Le 9 juillet, le général Moncey attaqua cette position. L'artillerie, qui foudroyait nos grenadiers, ne put les empêcher d'arriver jusqu'au plateau. Les retranchemens

d'Arquinzun furent enlevés à la baïonnette, et le marquis Saint-Simon se retira dans le plus grand désordre. Les Espagnols laissèrent beaucoup de prisonniers entre nos mains, et un grand nombre de morts sur le champ de bataille.

Les armées du Nord et de Sambre et Meuse obtenaient toujours en Belgique les succès les plus brillans, et leurs marches en avant mettaient à découvert plusieurs places fortes, dont les alliés s'étaient emparés. On jugea qu'il était du plus grand intérêt de rentrer dans ces forteresses. Cependant les forces disponibles ne suffisaient à peine qu'au siége d'une de ces places. On résolut de commencer par Landrecies.

Le 3 juillet, le général Jacob, détaché avec huit mille hommes de l'armée de Sambre et Meuse, se présenta devant Landrecies; mais, plus brave soldat qu'habile capitaine, il ne parvint à aucun résultat satisfaisant. Quand la convention eut arrêté son plan de campagne, quinze mille hommes se portèrent sur Landrecies, munis de tous les instrumens nécessaires à un

siége. Dans la nuit du 10 au 11 juillet on ouvrit la tranchée.

L'officier de génie Marescot fut chargé des opérations du siége. Le général Férand, fatigué par ses nobles travaux, tomba malade et laissa le commandement aux mains du général Schérer.

Dans la nuit du 16 au 17, le bombardement est ordonné; les remparts de la ville sont couverts par les nombreux projectiles qui partent de nos batteries, et l'épouvante s'empare des habitans et de la garnison. Schérer fait continuer le feu jusqu'à deux heures avec la même activité : alors il s'arrête et somme le général Foulon, qui commande dans la place, de la rendre; la reddition fut effectuée de suite.

Les Français, entrés dans Landrecies, font la garnison prisonnière; ils trouvent dans les magasins de la place une quantité considérable de fer coulé, des approvisionnemens de toute espèce, et, tant sur les remparts que dans l'arsenal, 92 pièces d'artillerie: 150 hommes au plus tombèrent devant Landrecies.

Passant aux frontières de France et d'Espagne, après le combat d'Arquinzun que nous venons de rapporter, les Espagnols et les Français étaient restés dans une entière inaction.

Le 26 juillet, le général Muller fit attaquer tous les postes qui étaient dans la vallée de Bastan. Notre gauche, forte de 8,000 hommes, et commandée par le général Moncey, partit d'Ispeguy et marcha sur les Espagnols, qui s'étaient retranchés dans le village d'Eratzu. Nos soldats portèrent des canons à force de bras, et chassèrent d'Eratzu les troupes espagnoles. Ils les poursuivirent encore sur les hauteurs qui avoisinent le village, et ne leur laissèrent point le tems de s'y retrancher.

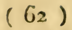
Dans le même moment, le général de Laborde s'emparait du col de Maya avec sa division, et opérait sa jonction sur les hauteurs d'Etchalar avec la division de Moncey. Nos forces, ainsi réunies, coupèrent la retraite aux Espagnols, et sans une trouée, qu'ils réussirent à faire, ils étaient taillés en pièces ou faits prisonniers.

niers. Ils furent poursuivis sur Saint-Estevan, et repassèrent la Bidassoa.

Le centre de l'armée française se mit aussitôt en mouvement. Le général Dessein se porta sur Berra et sur le roc de Commissari, que deux redoutes défendaient. Les Français attaquent ces retranchemens sur trois colonnes; une artillerie nombreuse les foudroye; ils arrivent cependant jusqu'au parapet. Ici la lutte devient terrible, plusieurs fois les Français s'élancent sur les retranchemens et sont repoussés par la mitraille; ranimés par la voix et par l'exemple de leur chef, ils se précipitent tête baissée dans les retranchemens qui séparent les deux redoutes; s'emparent de celle de droite, tournent ses canons contre celle de gauche, et vont l'emporter d'assaut quand elle se rend à discrétion.

Deux autres redoutes se rendirent peu de tems après: elles se défendirent avec intrépidité; mais les Espagnols furent contraints de les céder à la baïonnette.

Les résultats de cette affaire furent un grand nombre de prisonniers, plusieurs



batteries garnies de pièces de gros calibre, et l'ennemi chassé de tous les postes qu'il occupait dans la vallée de Bastan.

Dugommier était, pendant ce tems, occupé au siége de Bellegarde : cette place était étroitement bloquée, et le général français tâchait de la prendre par la famine.

Le comte de l'Union se présenta, avec des forces imposantes, devant la place assiégée, pour livrer bataille aux assiégeans et causer une diversion utile en faveur de la garnison renfermée dans Bellegarde.

Le 13 août, on se battit sur tous les points de la ligne, depuis Campredon jusqu'à la mer. Le général Courten s'empara de la montagne de Terradas. Le général Lemoine fut d'abord repoussé, mais, soutenu par la division d'Augereau, il reprit le terrain qu'il avait perdu. La baïonnette fut la seule arme dont on se servit. Jusqu'à midi, l'avantage fut indécis. Alors le général Augereau s'aperçut que la brigade du général Isquierdo commençait à plier, et la fit attaquer par le général Mirabel.

Celui-ci joint à ses troupes trois bataillons de la brigade Lemoine, et s'avance par les gorges, entre la Moriga et Terradas. Bientôt le brave Mirabel arrive à l'ennemi et lui tue un grand nombre d'hommes ; mais il tombe lui-même frappé d'une balle. Les soldats qui marchent sous ses ordres ne mettent plus de bornes à leur vengeance ; les Espagnols n'opposent plus qu'une faible résistance. Ils veulent exécuter un mouvement rétrograde, le général Lemoine, qui remplace Mirabel, soutient le courage de ses soldats, et presse l'ennemi jusqu'au moment où il quitte ses rangs pour fuir en désordre.

D'un autre côté, le général Augereau poussait le général Courten l'épée dans les reins et le menait ainsi jusqu'à Figuières.

Les Français occupaient, sur le bord de la mer, le camp de Chanteloup ; six mille Espagnols l'attaquèrent tandis que l'amiral Gravina croisait avec plusieurs vaisseaux, pour protéger les assaillans. Ces tentatives furent infructueuses, et les Français restèrent maîtres de Chanteloup.

Un autre poste, appelé le Col-des-

Frères, fut aussi attaqué par les Espagnols ; ils tentèrent de l'emporter d'assaut au moment où les vaisseaux de la flotte protégeaient un débarquement ; mais un premier bataillon du Tarn, qui défendait la position, leur fit abandonner une entreprise dont ils prévirent bientôt le mauvais succès. Dans ces différens engagemens, les Français perdirent beaucoup de monde ; plusieurs officiers de marque furent blessés.

A l'armée du Nord, après la reddition de Landrecies, le général Schérer fit l'investissement du Quesnoy. Trois mille Autrichiens défendaient cette place, et semblaient disposés à une longue résistance. L'officier de génie Marescot fut chargé des travaux du siége. Huit batteries furent établies, six de canons et d'obusiers, et deux de mortiers. L'ennemi tenta une sortie le 28 juillet, mais avec peu de succès.

Des pluies continuelles survinrent et ralentirent les travaux. Cependant, le 3 août, le général Schérer somma la place de se rendre ; le commandant s'y refusa ; les travaux du siége furent alors pressés

avec plus de vigueur qu'auparavant. Le 5 août, la canonnade commença : le feu prit au grand clocher, au béfroy et à plusieurs maisons. La position des habitans devint affreuse ; ils murmurèrent, et, soutenus par la garnison, ils forcèrent le gouverneur à demander une capitulation.

Aussitôt après la reddition de cette place, Schérer se porta devant Valenciennes, qui fut, le 18 août, complètement investie. Cette ville était munie de fortifications couvertes d'une artillerie nombreuse ; elle renfermait 5,000 hommes de garnison ; il était difficile de la prendre avec 100,000 hommes ; Schérer entreprit de l'assiéger, et il n'en avait que 25,000 sous ses ordres.

Marescot fut encore chargé des travaux qui concernaient son arme. Le général Schérer fit élever de nombreuses batteries ; et il envoya sommer la place de se rendre ; le gouverneur offrit une capitulation qui ne pouvait être acceptée que par le gouvernement. Schérer envoya un courrier à Paris. On accepta les offres du gouverneur. La garnison sortit de la place avec les hon-

neurs de la guerre, mais ne put servir jusqu'à parfait échange. Le 28 août, Valenciennes évacuée ouvrit ses portes aux troupes françaises. On trouva dans cette place une grande quantité de fer coulé, un million de poudre et 226 pièces d'artillerie.

Condé, investi le 26 août par un détachement de l'armée occupée devant Valenciennes, résistait encore. Schérer se porta devant cette place; le gouverneur, après une sommation, en sortit et ouvrit les portes aux Français. On trouva dans Condé d'immenses magasins remplis de munitions de guerre.

Nous avons vu par quels efforts impuissans le comte de l'Union essaya de délivrer Bellegarde, que le général Dugommier tenait toujours assiégée. Cette place, entourée de 25,000 hommes, aux ordres des généraux Pérignon, Sauret et Augereau, fut sommée de se rendre à discrétion. Elle refusa; mais la famine, le scorbut détruisirent une partie de sa garnison, et, le 17 septembre, elle consentit à se livrer à la générosité française.

Dugommier trouva, sur les remparts de

Bellegarde, 68 canons, et, dans ses magasins, 40 millions de poudre.

Nous allons rapporter maintenant les événemens qui, en Belgique, suivirent la bataille de Tourcoing.

Le général Clairfait s'était retiré sur Thielt, et, séparé de l'armée ennemie, il ne pouvait inquiéter Pichegru; au contraire, celui-ci, désespérant de réussir dans ses projets sur Tournai, abandonna un plan qu'il jugea dès-lors vicieux, et résolut de détruire le corps de Clairfait, avant qu'il n'eût reçu des renforts. Il s'agissait d'attirer la division autrichienne sur un terrain désavantageux pour elle, en cas d'attaque. On crut y parvenir en assiégeant Ypres. Quelques canons furent placés sur les chaussées de Vlaemertinghe et d'Elverdinghe, tandis que des forces assez considérables se rassemblaient entre Menin et Courtrai, pour agir, quand le moment serait venu, contre le général Clairfait.

Un renfort de 4,000 hommes entra dans Ypres le 4 juin, et Pichegru se détermina à compléter l'investissement de cette

place, quand il vit que le général Clairfait ne se préparait point à changer de position.

Le soir de l'investissement, l'ennemi tenta une sortie, mais il fut repoussé sur tous les points. Le 7, un corps autrichien vint au secours de la place : il prit les Français au dépourvu, rompit la ligne d'investissement, et quelques-uns de nos corps battirent en retraite jusqu'à Mercklem. Cependant, revenus de leur première surprise, nos officiers rallièrent leurs bataillons, et repoussèrent les assaillans, qui se retirèrent sans avoir pu jeter de secours dans la place. La garnison d'Ypres, sortie au moment de cette attaque, fut, comme la première fois, repoussée la baïonnette dans les reins jusqu'aux portes de la ville.

Le commandant du génie Dejean, quand une artillerie de siége fut arrivée du parc de Lille, établit dix batteries, prolongea sa parallèle et pressa les ouvrages avec vigueur. Le 11, le général Moreau fit sommer le général Salis de rendre la place d'Ypres, et le commandant ayant répondu

par la négative, le bombardement fut ordonné.

Le général Clairfait avait déjà tenté infructueusement une attaque contre l'armée d'observation; plus heureux le 13, il parvint à renverser la droite de notre armée, qui occupait Roulers, el s'empara de cette position. Déjà il se croyait maître de la victoire, et comptait délivrer la garnison d'Ypres, lorsque le général Macdonald, qui commandait notre centre, soutint le choc ennemi avec une fermeté admirable, et donna le tems au général Winter de rallier les fuyards. Ce renfort rétablit le combat. Clairfait fut à son tour débusqué de Roulers et poursuivi jusqu'à Thielt, où il s'enferma dans ses retranchemens. Depuis ce moment, le siége fut pressé avec une incroyable activité; 28 bouches à feu tirèrent jour et nuit sans discontinuer. Bientôt le gouverneur fit des ouvertures auprès des généraux Moreau et Pichegru, et le 18 juin, à trois heures du matin, la capitulation fut signée. La garnison sortit de la place, et se constitua prisonnière.

Le général Clairfait avait été attaqué à

Deynse, où il s'était retranché à sa sortie de Thielt, et poursuivi jusqu'à Gand, il avait laissé entre nos mains dix canons et un certain nombre de prisonniers.

Deynse, évacué par l'ennemi, fut sur le champ occupé par les Français, et les canons des assiégeans passèrent de leurs batteries sur les remparts.

Si nous nous reportons aux faits passés, nous verrons les Français tenter jusqu'à quatre fois le passage de la Sambre, et toujours infructueusement, et des commissaires conventionnels ordonner ces tentatives réitérées sans calculer auparavant toutes les chances d'une telle entreprise. Le 29 mai, le passage fut enfin effectué par l'armée des Ardennes, et la ville de Charleroi fut bombarbée; mais le prince d'Orange, à la tête d'un renfort, parvint encore à repousser les Français sur l'autre rive du fleuve. Le comité de salut public ordonna la jonction des armées de la Moselle et de celle des Ardennes. Ces deux armées réunies prirent le nom commun d'armée de Sambre-et-Meuse. Le général Jourdan en fut nommé général en chef.

Jourdan fit tous les préparatifs néces-saires pour effectuer le passage de la Sambre, quatre fois inutilement entrepris. Le 12, à la pointe du jour, il parvint à l'effectuer, et l'ennemi, qui voulut s'opposer à ses mouvemens, fut repoussé et contraint de se réfugier, partie dans Charleroi, partie en arrière de cette place. Le général Jourdan couvrit le siége et laissa devant la place 8,000 hommes, sous les ordres des généraux Bollemont et Hatry. Les assiégeans enlevèrent à la baïonnette un poste extérieur, et une compagnie de sapeurs en fit la démolition sous le feu d'une fusillade dont presque tous les coups portaient. Les assiégés n'avaient encore perdu que ce poste, quand le prince d'Orange accourut avec toutes ses forces réunies, et tenta une diversion en leur faveur. Il réussit complètement, et notre armée repassa la Sambre. Charleroi fut débloqué.

A peine avions-nous repassé la Sambre que le prince d'Orange s'éloigna de Charleroi. Le général Jourdan, pour la cinquième fois, renouvella un passage dont les avantages lui avaient été tant de fois

ravis. Charleroi fut assiégé de nouveau. Le prince d'Orange se rapprocha de la place, et vint prendre position à la chapelle de Herlaymont. Kléber le chassa de ce poste; lui prit plusieurs pièces de canon, et lui tua sept à huit cents hommes.

Cependant les batteries étaient en état d'agir, et le siége avançait rapidement. Le général français somma la place de se rendre, et après plusieurs pourparlers, la garnison évacua Charleroi : elle sortit avec les honneurs de la guerre et déposa sur les glacis ses armes et ses drapeaux. Les 3,000 hommes qui sortaient de la place n'avaient pas encore mis bas les armes que l'on entendit la canonnade dans le lointain ; l'armée d'observation était attaquée par les alliés.

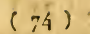
Cette bataille qui s'engageait alors était la fameuse bataille de Fleurus, à jamais célèbre dans les fastes militaires ; le prince de Cobourg attaquait l'armée d'observation, forte au plus de 70,000 hommes, mais soutenue par une artillerie nombreuse et bien exercée : en revanche les

Autrichiens

Autrichiens avaient une cavalerie mieux montée et plus forte que la nôtre.

L'armée française était au devant de Charleroi et s'étendait sur une ligne demi-circulaire, ses deux aîles étant appuyées à la Sambre et son centre au bourg de Gosselies. La division du général Marceau s'étendait de Wanfersée à Veline; celle de Lefebvre sur la gauche de Fleurus; le général Championnet était posté au-delà d'Hépignies; le général Morlot en avant de Gosselies, et le général Kléber en avant du village de Courcelles; enfin la division du général Montaigu occupait Trasegnies; la réserve était à la Ransart, presqu'entièrement formée par la division d'Hatry. La cavalerie, aux ordres du général Dubois, n'avait point de poste fixe, et devait se porter partout où sa présence deviendrait nécessaire.

Par contre, l'armée ennemie avait son centre le long de la chaussée des Romains; sa gauche était appuyée sur les hauteurs de Boigne; sa droite partant d'Herlaincourt sur Auderlues. Cinq divisions principales



composaient le corps du prince de Cobourg.

Le 26 juin au point du jour, la canonnade se fit entendre et l'affaire s'engagea. Le prince d'Orange s'empara d'abord du village d'Auderlues et pénétra jusqu'au château de Wesp; il s'avança ensuite sur les batteries; mais envain il ordonna à ses troupes de les enlever, une décharge de mitraille exécutée à demi portée renversa des rangs entiers; enfin il apprit la prise de Charleroi et battit en pleine retraite.

La division Montaigu avait été moins heureuse; attaquée avec impétuosité par une colonne autrichienne, elle avait résisté quelque tems, mais toujours avec un désavantage marqué; la cavalerie envoyée à leur secours n'avait pu que protéger leur retraite sur Charleroi.

Les coalisés, dans ce moment, étaient maîtres du bois de Mousseaux, de Forchies et du château de la Marche; sur les deux heures ils furent attaqués dans le bois par la division de Bernadotte et celle

de Kleber. Dans le même moment des batteries, posées par ce général, faisaient taire leur artillerie, et le général Quosdanowich, attaqué sur Pasir, se défendait des hauteurs de Mellet, d'où il foudroyait la division Morlot, postée en avant de Gosselies. Plusieurs escadrons de la division Championnet étaient aussi repoussés sur Hépignies, Saint-Fiacre et Wagme par l'avant-garde du prince de Kaunitz.

Les Autrichiens continuaient toujours de s'avancer, les Français se réfugièrent sur les hauteurs d'Hépignies. La division du général Lefebvre voulut s'opposer aux progrès du corps du prince Charles, elle fut repoussée avec perte; mais bientôt elle prit position en avant de Lambusart et soutint le choc de l'infanterie et de la cavalerie autrichiennes, immobile comme un mur d'airain. Tous les corps ralliés derrière ce rempart se précipitèrent avec fureur au devant de la mitraille; au même instant des caissons éclatent avec fracas par le choc d'une bombe; enveloppés de flammes, de fumée, des bataillons épou-

vantés demandent la retraite : « Point de retraite, s'écrie Lefebvre. Quand nous pouvons vaincre, nous fuirions! non, non, point de retraite aujourd'hui! » Cet événement rend aux soldats toute leur énergie; ils reviennent à la charge et contraignent le général Beaulieu à un mouvement rétrograde. Ce léger succès leur paraît un accomplissement des paroles de Lefebvre; ils crient de tous côtés : *point de retraite aujourd'hui!* et ce cri devient le signal de la victoire. Le prince de Cobourg voyant l'enthousiasme des soldats, n'osa plus compter sur la victoire, il se retira et nous laissa maîtres du champ de bataille.

La bataille de Fleurus fut sanglante, on n'y fit presque point de prisonniers : on a gardé le silence sur le nombre des Français qui périrent dans cette journée, on a évalué à 4,000 hommes la perte des ennemis.

Le général Pichegru, qui n'avait pu faire tomber dans le piége le général Clairfait, résolut de le séparer de l'armée an-

glaise et de détruire son corps quand il en aurait achevé l'isolement : mais un ordre de la convention le rappela sur la Lys, et lui enjoignit d'assiéger Ostende. Il fallut obéir ; Pichegru se hâta de suivre les instructions qui lui furent données : il remonta à Deynse, passa à Bruges, et se présenta devant Ostende le 1er juillet ; la faible garnison qui y était restée se déconcerta à l'aspect de l'avant-garde. Ostende ouvrit ses portes à Pichegru qui se trouva maître de cet entrepôt du commerce anglais, presque sans coup férir. Plusieurs bâtimens surpris dans le port n'évitèrent l'esclavage que par l'incendie.

On trouva dans les magasins des canons de bronze, plusieurs en fers, plus de dix mille boulets et une quantité innombrable de poudres.

Dans la crainte d'être attaqués par les vainqueurs de Fleurus, les alliés se concentrèrent sur Bruxelles et quittèrent la ligne trop étendue qu'ils avaient établie depuis la ville de Gand jusqu'à la rivière de Haine.

Le duc d'Yorck prit position à Asche, Clairfait à Bodeghem, et le prince d'Orange près de Hal à Tubize.

Le général Jourdan se mit promptement en marche pour tirer quelque avantage de sa victoire; il se porta sur Mons; les généraux Kléber et Lefebvre se portèrent sur Marimont. Ce dernier fut attaqué par les Autrichiens, mais il n'eut qu'à répéter ces mots : *point de retraite !* pour culbuter tout ce qui s'opposa à son passage. Ses soldats chassèrent l'ennemi des hauteurs de Bresquignier après lui avoir fait éprouver une perte considérable. Le même jour, Schérer et Montaigu, se portèrent avec leur division sur le mont Palissel. Les Autrichiens, retranchés sur cette montagne et défendus par une nombreuse artillerie, semblaient maîtres d'une position inexpugnable. Nos braves gravissent la montagne au pas de charge; la fusillade est meurtrière; la division Schérer voit tomber ses premiers rangs; rien n'arrête l'ardeur du soldat français. Le mont Palissel est emporté d'assaut et les Autrichiens fuient en désordre.

Cette position, forte et bien retranchée, couvrait Mons, la garnison sortit de cette ville à la hâte, et fut remplacée au moment même de son départ par nos troupes.

Mons venait de tomber entre nos mains, le mont Palissel était couvert de notre artillerie. Les alliés sentirent la nécessité de nous abandonner plusieurs postes qu'ils occupaient encore, ils sortirent de Cateau-Cambrésis, de Marchiennes et de St.-Amand.

Tandis que notre gauche obtenait un succès aussi brillant, notre droite opposée aux généraux Quasdanowich et Beaulieu, cédait du terrain et n'osait en venir à un engagement sérieux; mais des renforts survinrent de la gauche, et le combat s'étant rétabli entre des forces égales, la victoire fut encore de notre côté.

Notre cavalerie se mit alors en mouvement. L'ennemi s'était retiré à Nivelle, le général Dubois le tourna par Beaulers et le chassa sur Lillois. Il se porta ensuite au secours de la division Lefebvre, qui ve-

nait d'être assaillie, et réussit encore dans cette défaite. L'ennemi vaincu par une charge brillante, abandonna tous ses postes, se retira sur Braine-la-Leud, et fut poursuivi jusqu'à Waterloo. Le général Beaulieu, défendu par une forte artillerie, se tenait encore à Sombref. Il fut chassé de cette position par les généraux Hatry et Mayer, qui le repoussèrent jusqu'à Nivelles.

Les coalisés, repoussés sur tous les points, exécutèrent un grand mouvement de retraite. Le général Beaulieu se porta jusqu'à Hotomont; le prince d'Orange se dirigea sur Bruxelles, et le prince de Cobourg quitta son camp pour gagner Tirlemont, où il établit son quartier-général.

Peu de jours après, l'armée du Nord entra à Gand aux acclamations bruyantes du peuple. Le 9 juillet, cette armée quitta Gand, vint camper à Erembodeghen, et entra à Bruxelles au moment où l'ennemi venait de l'évacuer. Le 11 juillet, elle porta son quartier-général der-

rière le canal de Vilvorden ; le général Jourdan prit le sien à Nivelle, et la jonction fut opérée.

Les membres de la convention, députés aux armées, donnèrent aux généraux l'ordre de séparer leurs divisions ; et les deux armées, à peine réunies, prirent une direction opposée. Malgré cette fausse direction, les Français mirent encore l'ennemi dans une position critique. Le 15 juillet, le général Kléber se porta sur Louvain. Les Autrichiens, qui s'étaient retranchés sur la montagne de Fer, parurent disposés à opposer une résistance vigoureuse. Ils furent cependant débusqués, et la ville fut mise à découvert. Kléber fit hacher les portes par ses sapeurs. On se battit longtems dans la ville : les Autrichiens, réfugiés dans les maisons, nous inquiétèrent par une fusillade très-vive ; mais ils furent chassés après un combat assez long, et une partie de la garnison de Landrecies, retenue dans Louvain, fut délivrée par l'arrivée de Kléber.

Les Hanovriens s'étaient retranchés derrière le canal de Louvain ; nos soldats im-

patiens de combattre, se mirent à la nage ; le combat devint sanglant : les Hollandais soutinrent le premier choc avec une grande fermeté ; mais ils furent bientôt forcés de se retirer sur Nylen. Une partie se replia sur Malines ; les portes furent renversées, et Malines fut occupé presqu'aussitôt que Louvain par les troupes françaises.

Le général Jourdan se porta, le 16 juillet, devant Namur, avec l'aîle droite de l'armée ; et cette place se rendit au premier coup de canon. On trouva dans Namur cinquante canons de calibre et des munitions de toute espèce.

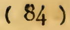
Pendant que ces choses se passaient sur ce point, le général Moreau, à la tête de l'armée de diversion, s'avançait sur Niewport.

Cette place, peu forte en apparence, ne possédait que trois mille hommes de garnison ; mais des écluses pouvaient inonder autour d'elle une immense étendue de terrain ; et cette ressource rendait le succès du siége plus douteux. Une division

fut chargée de prendre cette ville, tandis que plusieurs autres la couvrirent, et lui servirent d'armée d'observation. Le 3 juillet, le commandant du génie Dejean, le général Moreau et plusieurs officiers supérieurs firent les reconnaissances nécessaires pour le succès du siége. L'investissement fut ordonnné.

Ces dispositions prises, on arrêta trois attaques : une sur le front, entre l'inondation de Virevont et celle de Oost, et deux autres, pour détourner, sur un autre lieu, l'attention de l'ennemi. Le 12, on ouvrit la tranchée; on s'occupa des parallèles, qui furent promptement tracées, et les batteries continuèrent de battre le fort Virevont. Le 16, le commandant du génie Dejean termina tous les travaux, et l'investissement fut achevé. Une flotte anglaise était en rade.

Le 17 la canonnade devint continuelle; les batteries de l'ennemi furent éteintes sur les sept heures du soir. Le 18 un parlementaire offrit une capitullation qui fut acceptée.



Le 19, l'ennemi évacua Niewport; les 3,000 hommes de garnison mirent bas leurs armes et leurs drapeaux, et sortirent de la place avec les honneurs de la guerre.

Après l'occupation de Malines, Pichegru tenta le passage de la Nethe, sur laquelle s'étaient retirés les coalisés. Il eut à combattre les Hessois et les troupes de lord Moyra, qui s'étaient portés en avant de cette rivière. Le 21, il se mit en mouvement et campa à Lier.

Pichegru, poursuivant sa marche, arriva bientôt devant Anvers. Cette place était occupée par les Anglais. Notre avant-garde avança jusques dans les murs, et un parlementaire somma la ville de se rendre.

Les Anglais évacuèrent Anvers, qui resta libre au point du jour. Trente pièces d'artillerie, abandonnées dans la place, furent prises par les Français.

Jourdan avait porté son centre sur Jidoigne: son aile droite était à Namur, sa gauche à Louvain. Le prince de Cobourg, déconcerté par cette nouvelle position, se replia; on le poursuivit.

Le 24, Jourdan, qui suivait ses traces à marches forcées, rencontra, entre Voulrenge et Saint-Nicolas, une colonne autrichienne. Un engagement eut lieu entre notre avant-garde et la queue de la colonne. Les Autrichiens résistèrent pour donner du tems au prince de Cobourg, qui était en pleine retraite. Enfin ils se replièrent sur Liége, et se retranchèrent sur les hauteurs de la Chartreuse. Liége ouvrit ses portes et nos troupes y prirent des logemens.

Le lendemain tous les environs de Liége furent libres, et les troupes françaises purent jouir de quelques instans de repos.

Le fort de l'Ecluse fut attaqué le 28 juillet, par le corps du général Moreau, et après un siége assez meurtrier il capitula le 25 août.

La garnison du fort sortit, aux termes du traité, par la chaussée de Midelburg, et déposa ses armes, et ses drapeaux sur le glacis, pour marcher ensuite vers le centre de la France et y rester prisonnière.

Les Français trouvèrent, dans le fort de l'Ecluse, 120 pièces d'artillerie, quel-

ques milliers de poudre, une prodigieuse quantité de grenades et 200 chevaux de remonte.

Le mois suivant, deux combats furent encore livrés en Belgique, dans lesquels on fit à l'ennemi 2,000 prisonniers, et où on lui prit 8 pièces d'artillerie.

Le général Jourdan se porta sur la Chartreuse, où plusieurs colonnes autrichiennes s'étaient retranchées; les généraux Bonnet et Schérer combinèrent leurs attaques; le premier sur Sprimont, le second sur la Chartreuse, tandis que la division Marceau se porta sur Esneux. Les Autrichiens, après quatre heures d'un combat opiniâtre, abandonnèrent leur position de la Chartreuse; ils se replièrent sur Juliers après avoir jeté 10 bataillons dans Maëstricht.

Nous fîmes dans cette affaire 1,200 Autrichiens prisonniers, 2,000 restèrent sur le champ de bataille. Nous enlevâmes dans le combat cinq drapeaux et cinq pièces de canon, et nous trouvâmes dans les retran-

chemens trente pièces d'artillerie, de nombreux bagages et 200 caissons.

Une affaire plus générale s'engagea sur le canal d'Oudewatering : nos soldats traversèrent encore dans l'eau les fossés derrière lesquels l'ennemi était retranché; déconcerté par cette intrépidité, le général autrichien ordonna la retraite.

Le 9 octobre, après deux nouvelles victoires remportées à Maleick et à Ayvaille, l'armée française se présenta devant Maëstricht. Le siége de la place fut arrêté. Le général Kléber se porta devant les murs, suivi de sa division, avec ordre de l'investir. Le général Marescot conduisit les travaux. Le prince de Hesse était gouverneur dans Maëstricht, et 8,000 hommes étaient sous ses ordres. Ce prince, sommé plusieurs fois de se rendre; résista avec une courageuse opiniâtreté, et ce ne fut qu'après onze jours de tranchée ouverte qu'il signa une capitulation. Nimègue tomba peu de jours après entre nos mains.

On trouva dans cette place des munitions de toute espèce, 8,000 fusils et 80 pièces d'artillerie.

Ce fut à cette époque que la France perdit le brave Dugommier. Le 18 novembre, cet habile général engage une action générale, dont le résultat devait être la conquête de la Catalogne. Posté sur la montagne Noire, d'où il dirigeait les mouvemens de l'armée, il est atteint par un obus qui lui tombe sur la tête. Il est mortellement blessé. Il rend le dernier soupir, au sein de la victoire.

L'armée du Rhin, toujours opposée à des forces supérieures, resta dans l'inaction jusqu'à la fin du mois de juin 1794. Enfin le 3 juillet, le général Michaud, ayant reçu pour renfort dix mille hommes de l'armée de la Moselle, tira les premiers coups de canon : les avant-postes de l'ennemi établis à Fraischbach, à Spire, à Haimbach furent emportés à la baïonnette et les sentinelles égorgées.

Les troupes françaises tuèrent à l'ennemi plus de 400 hommes, lui firent autant de prisonniers, et lui prirent plusieurs pièces de canon.

Nos légions victorieuses marchèrent en-

suite sur Tripstadt : les deux armées du Rhin et de la Moselle combinèrent leurs mouvemens, et chargèrent sur trois points différens. L'attaque de gauche éprouva quelque résistance, mais la cavalerie prussienne recula devant les baïonnettes de notre infanterie, et bientôt la fusillade s'étendit sur toute la ligne.

Un corps de Prussiens occupait Platzberg : cette montagne élevée semblait inexpugnable, et les retranchemens dont elle était hérissée, les batteries dont elle était couverte, augmentaient la confiance de l'ennemi : le feu ne commença que lorsque les Français avaient déjà gravi la moitié du mont. Après une vive fusillade de la part des assiégeans, le plateau fut emporté : on y trouva un grand nombre d'hommes et de chevaux tués dans le combat et plusieurs pièces de canon.

La montagne de Saukopf, mitraillée par les batteries de Platzberg, se rendit le lendemain, et fut occupée sur-le-champ. Kesselberg fut aussi pris dans la même journée.

Les divisions de l'armée de la Moselle trouvaient plus d'obstacles à Tripstadt, mais montraient le même courage : cinq fois notre infanterie était repoussée par une mitraille meurtrière ; mais la division Taponier s'emparait d'une redoute sur le flanc gauche de la montagne, et les batteries qu'on y établissait forçaient les Prussiens de lâcher pied.

Dans le même moment, les bataillons français entraient dans les redoutes, et massacraient les canonniers sur leurs pièces.

Tant à Tripstadt qu'à Platzberg, l'ennemi perdit près de 5,000 hommes.

Après ces différens combats, l'armée de la Moselle, toujours commandée par Moreau, resta quelque temps dans une entière inaction : cependant ce général marcha le 7 août, à la tête de quelques troupes fraîches sur les postes de Contz et de Pellingen. Six bataillons prussiens défendaient ces deux postes ; ils furent chassés, et Trèves fut sur-le-champ occupé.

Les Prussiens, débusqués de Pellingen

et de Contz, se reportèrent sur Trarbach et Wittlich pour couvrir Coblentz.

Nous avions quitté Kayserlautern, pour nous concentrer sur Trèves; les Prussiens se portèrent sur Lautern, et se mirent en mouvement le 17 semptembre : le général Wartensleben s'avança entre Grunstadt et Worms avec 10,000 hommes; le prince Hohenlohe prit position à Goelheim, et le général Blucher menaça les postes de Vosges.

Les Français se retranchèrent alors sur les hauteurs de Kayserlautern, mais le brave Desaix qui occupait cette position n'avait point une artillerie assez imposante, et malgré un combat à l'arme blanche, qui dura près d'une heure avec une constante opiniâtreté, il fallut abandonner à l'ennemi Kayserlautern, qui retomba entre notre pouvoir quelques jours après. Notre perte fut de 2,000 hommes.

Ce fut à cette époque que le général Jourdan-remporta une nouvelle victoire. L'ennemi semblait vouloir lui disputer le passage de la Roër; il l'attaqua avec une

grande habileté ; son armée divisée renversa tout ce qui se présenta sur sa route, et le camp de Juliers fut enlevé en moins de deux heures.

Dans le combat qui fut livré près d'Aldenhoven, nous tuâmes environ 5,000 Autrichiens.

La ville de Juliers envoya ses clefs au général français, aussitôt qu'une batterie d'obusiers fut élevée devant ses murailles. La garnison fut envoyée en France, et regardée comme prisonnière.

Les Français trouvèrent dans Juliers 50 milliers de poudre et 60 pièces d'artillerie.

Le général Pichegru venait de décider la prise de Bois-le-Duc, et d'en ordonner l'investissement. Cette place était entourée de plusieurs forteresses garnies d'une nombreuse artillerie et pourvues de tous les moyens de défense ; les inondations qui s'étendent à trois cents toises à la ronde, font de Bois-le-Duc une ile au moment de l'attaque.

Une division commandée par le général

Delmas, commença l'investissement le 3 septembre : deux brigades, commandées par les généraux Daendelz et de Winter, concoururent au même effet.

Les jours suivans l'investissement fut achevé, la place reconnue, et la première parallèle ouverte. On diminua la force des inondations par la prise des écluses du Dièse : en même tems l'attaque du fort Crève-Cœur étant résolue, on traça de ce côté un long boyau de communication On éleva aussi deux batteries qui furent mises en jeu le 28 septembre. Trois autres batteries furent établies peu de temps après celles-ci, et le 27 le front reçut une grêle d'obus et de boulets. La garnison se rendit : nous entrâmes dans Crève-Cœur.

Bois-le-Duc fut serré de plus près. Le 1er octobre on traça la seconde parallèle et tous les boyaux furent achevés. Plusieurs batteries furent établies à une distance très-rapprochée de la place.

Le 5 octobre le feu commença : l'ennemi tenta une sortie sur l'attaque de la Dièse, mais il fut repoussé vigoureusement.

L'artillerie de siége arriva le 9 ; et, avant d'en venir au bombardement, le général Delmas fit sommer le gouverneur de se rendre. Deux jours après celui-ci demanda lui-même la capitulation.

La garnison de Bois-le-Duc fut déclarée prisonnière.

Après le combat d'Aldenhoven, l'armée ennemie s'était portée sur le Rhin, et plusieurs corps avaient passé ce fleuve à Mulheim. Le général Jourdan, après avoir jeté quelques bataillons dans Juliers, se dirigea sur Cologne qui lui ouvrit ses portes, tandis qu'une de nos divisions entrait à Bonn, après un combat où les deux partis se battirent avec acharnement.

Le général Marceau approcha de la ville de Coblentz qu'il avait ordre d'attaquer. Les Autrichiens s'étaient distribués sur les hauteurs qui avoisinent cette place. Il marcha sur les retranchemens où nos soldats se précipitèrent avec furie, sous le feu de la mitraille.

Les Autrichiens se défendirent d'abord ; mais bientôt ils furent culbutés sous la baïonnette et forcés de se retirer à la hâte

sur la rive droite du Rhin après avoir jonché de leurs cadavres le champ de bataille, qui resta en notre pouvoir. Coblentz se rendit après cette défaite, et les Français y entrèrent le 23 octobre.

Les Français avaient perdu Kayserlautern et les hauteurs qui commandent cette ville. Les généraux Blücher et Karaczay qui étaient à la tête des corps placés sur ce point, furent bientôt attaqués par nos troupes sous les ordres du général Meunier. Le choc fut terrible; les avant-postes autrichiens furent surpris, et les soldats qu'ils renfermaient égorgés. Les Français ne firent point de quartier. Ils massacrèrent les alliés qui, effrayés, se jettèrent dans Kayserlautern; mais les vainqueurs les en chassèrent et reprirent les positions qu'ils avaient perdues quelques jours auparavant.

Le 8 octobre le général Desaix attaqua les alliés sur Franckenthal : ils firent quelque résistance, mais ils furent chassés, et Franckenthal tomba au pouvoir des républicains. Alzey et Oppenheim se rendirent le lendemain aux généraux Desaix et Meunier.



Les armées du Rhin et de la Moselle réunies entre Bâle et Coblentz, pouvaient combiner plus aisément leurs mouvemens, et le siége du fort de Rheinfels fut ordonné.

Ce fort défendu par la nature, était encore fortifié par l'art, et des batteries nombreuses élevées sur la rive droite du Rhin rendaient sa position formidable.

Le général Vincent, chargé de se rendre maître du fort, ordonna de commencer les travaux et d'élever des batteries. Le feu fut dirigé avec une extrême adresse, et la garnison se rendit. On trouva des tonneaux préparés pour faire sauter le fort, on arracha la mêche à laquelle les Autrichiens avaient mis le feu. La ville de Guverho se rendit après l'entrée des Français dans Rhinfels.

Les jours suivans nous entrâmes à Monbach Weissanau ; nous rencontrâmes l'ennemi près Mayence. La redoute *de Merlin* fut enlevée à la baïonnette. Nous fîmes 80 prisonniers, et nous tuâmes 600 Autrichiens.

chiens. Le 4 décembre les redoutes de Zalbach furent emportées d'assaut et remplies des cadavres de 600 Autrichiens.

L'hiver mit fin aux opérations des armées du Rhin et de la Moselle; et, quand Mayence fut prise, ce qui arriva en 1795, la nouvelle de la paix mit fin aux hostilités.

Les Espagnols, après s'être retirés de Figuières, ne disposèrent plus leurs attaques que contre le général Augereau, qui était resté dans cette place. Deux autres divisions françaises furent dirigées sur la ville de Roses, l'autre vers des quartiers d'hiver, où une épidémie contagieuse devait la dévorer. Le général Moncey et quelques divisions prirent aussi leurs quartiers d'hiver.

Le général don Joseph Urrutia établit son quartier-général à Servia; et pour étendre sa ligne, il jeta des corps jusqu'à Escala, qn'il avait à sa droite, et jusques sur Banolas, qu'il atteignit de son extrême gauche.

Les Français étaient cantonnés sous Fi-

guières, et leurs avant-postes s'étendaient jusqu'à Bascara. Le général Augereau occupait Costella, où il venait de tracer un camp.

Les derniers mois de 1794 se passèrent sans aucune affaire décisive : les deux armées restèrent dans l'inaction, ou livrèrent des engagemens partiels. Cependant, le 10 janvier, le capitaine Pineda vint attaquer un camp qu'Augereau avait à Pla-del-Coto, il était parvenu au camp et avait égorgé toutes les sentinelles, lorsque l'alarme se répandit parmi les Français : ils prirent les armes : alors le combat devint sanglant. Le capitaine Pineda fut tué à la tête de ses soldats, les Français se servirent de la baïonnette, ils eurent l'avantage, et les vainqueurs, forcés d'abandonner les prisonniers qu'ils avaient faits, cherchèrent leur salut dans la fuite.

Pendant ce tems, le général Pérignon, chargé du siége de Roses, s'était déjà rendu maître du fort du Bouton, et de celui de la Trinité, et se rendit bientôt maître de la

ville, malgré la diversion que tenta d'opérer en sa faveur Urrutia.

Le général La Romana, dans une tentative essayée contre deux de nos cantonnemens, fut forcé de battre en retraite, après un combat désavantageux, et de rétrograder jusqu'à Bezalu, dont il était parti pour entreprendre son excursion.

Après l'occupation de la ville de Roses, le général français concentra ses forces, et rappela la division Augerau qui était restée à Figuières. Le général espagnol, ayant reçu de nombreux renforts, et 4,000 hommes qui formaient la garnison de la place, prit de nouvelles positions, couvrit Campredon par plusieurs postes, et se tint sur la défensive.

La Fluvia coulait entre les deux armées.

Le 18 février, une attaque eut lieu sur toute la ligne espagnole. Les Français s'avancèrent sur cinq colonnes, le combat fut opiniâtre, et ce ne fut qu'après deux heures d'une lutte sanglante et inutile qu'on se sépara.

Le 28, Pérignon reprit l'offensive; cinq mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux, commandés par le général de brigade Charlet, débouchèrent sur Bézalu; ils trouvèrent, contre leur attente, un ennemi bien disposé à les recevoir, et furent victimes d'une manœuvre imprudente: une colonne espagnole enfonça notre division, tandis qu'un escadron de cavalerie la déborda sur la gauche, et nos malheureux soldats se retirèrent et se noyèrent dans la Fluvia, en voulant passer ce fleuve à la nage.

Un autre engagement eut lieu sur Banolas, mais avec aussi peu de succès; le général Charlet, opposé au général espagnol O-Farril, fut encore une fois trompé par la tactique de l'ennemi, et contraint de se retirer dans le bois de Serina.

Le lendemain, un poste espagnol, établi dans le village d'Illorana, fut attaqué et enlevé à la baïonnette par les Français, mais repris un instant après par ses premiers possesseurs.

Le général Augereau eut plusieurs com-

bats à soutenir contre les *Soumatens* : des prêtres conduisaient ces soldats qui ont été remplacés dans les dernières guerres par les Guérillas. Le 24 et le 26 avril, de nouveaux engagemens eurent lieu contre les troupes réglées. Bascara fut le point sur lequel on en vint le plus souvent aux mains. Ce poste était occupé par des Français : ils le perdirent le 28, après un combat sanglant, qui dura cinq heures environ.

La famine et une épidémie cruelle causèrent alors d'affreux ravages dans l'armée française, et ce ne fut qu'au retour du printems que le soldat se vit délivré par l'heureuse influence de la saison, d'une partie des maux qui l'accablaient. L'armée espagnole, au contraire, recevait des renforts, des vivres, des munitions de toute espèce; et cependant ce furent les Français qui, les premiers, reprirent l'offensive.

Le 9 mai, un camp que l'ennemi occupait sur la montagne de Marquirnechu, fut attaqué par le général Marbot : sans une brume épaisse qui fit perdre à l'une de nos

colonnes la route qu'elle devait tenir, l'ennemi eût vu périr la moitié de son monde, et le nombre des prisonniers eût été double. Au reste, le camp de Marquirnechu resta en notre pouvoir, et le soir du même jour nous culbutâmes, à l'aide de ses batteries, plusieurs bataillons qui s'avancèrent pour le reprendre.

Nos troupes de l'occident étaient ainsi accablées par les maladies, suite indispensable des privations qui leur étaient imposées, tandis que les soldats commandés par Pérignon, et qui combattaient dans la partie opposée de l'Espagne, jouissaient d'une pleine santé, et ne cessaient de lutter avec avantage contre un ennemi effrayé par leur contenance formidable. Il est vrai qu'ils ne faisaient point de progrès bien sensibles, mais ils présentaient une ligne impénétrable à une armée bien supérieure en nombre, et il est presque aussi glorieux de résister ainsi que de remporter des victoires.

L'armée, toujours en ligne sur la Fluvia, fut attaquée, le 9 mai, par Urrutia :

un de ses maréchaux-de-camp, nommé Vivès, fut chargé de tourner la gauche du général Schérer: cette manœuvre réussit, nos postes furent enlevés, et le camp de Cistella, évacué par nos soldats, fut mis au pillage. Les Espagnols étaient déjà occupés à brûler les tentes, les effets de campement, lorsque trois mille hommes, venus des camps de Sierra-Blanca et de Lierre, revinrent à la charge, et s'unirent aux bataillons chassés de Cistella. La victoire changea tout à coup de côté, le camp fut repris.

Dans le même moment, on se battait au centre: Arrias, qui était dirigé sur ce point par le comte Urrutia, n'était pas arrivé à moitié chemin du camp, qu'il voit les Français accourir à sa rencontre. L'affaire qui s'engagea fut encore sérieuse, mais le succès resta indécis: la droite de l'armée française ne le céda point aux autres corps dans cette journée: elle marcha au-devant du général O-Farril, qui s'avançait contre elle; mais celui-ci eut assez de prudence pour rétrograder.

Le 26 mai, le général en chef disposa son monde sur trois colonnes, une qui devait attaquer la gauche des Espagnols, et une autre qui devait tourner leur droite, tandis qu'une troisième enfoncerait leur centre. Toutes les dispositions furent prises, et le plan paraissait bien combiné; mais les généraux, chargés de diriger l'opération, se laissèrent prévenir par les Espagnols, et cette faute compromit le salut de notre armée. Au lieu de passer la Fluvia, ils lancèrent quelques boulets perdus dans l'infanterie qui était rangée en bataille sur l'autre rive. Ce signal fut compris par l'ennemi; il fit passer sa cavalerie qui tomba sur nos bataillons peu disposés à la recevoir, et qui donna le tems à l'infanterie d'effectuer aussi son passage. Par ces manœuvres, l'affaire fut engagée sur la rive que nous occupions, et tout le désavantage fut de notre côté.

Cependant nous reprîmes bientôt des positions plus sûres, à l'abri d'un corps placé sur les hauteurs d'Armada, qui protégea notre retraite.

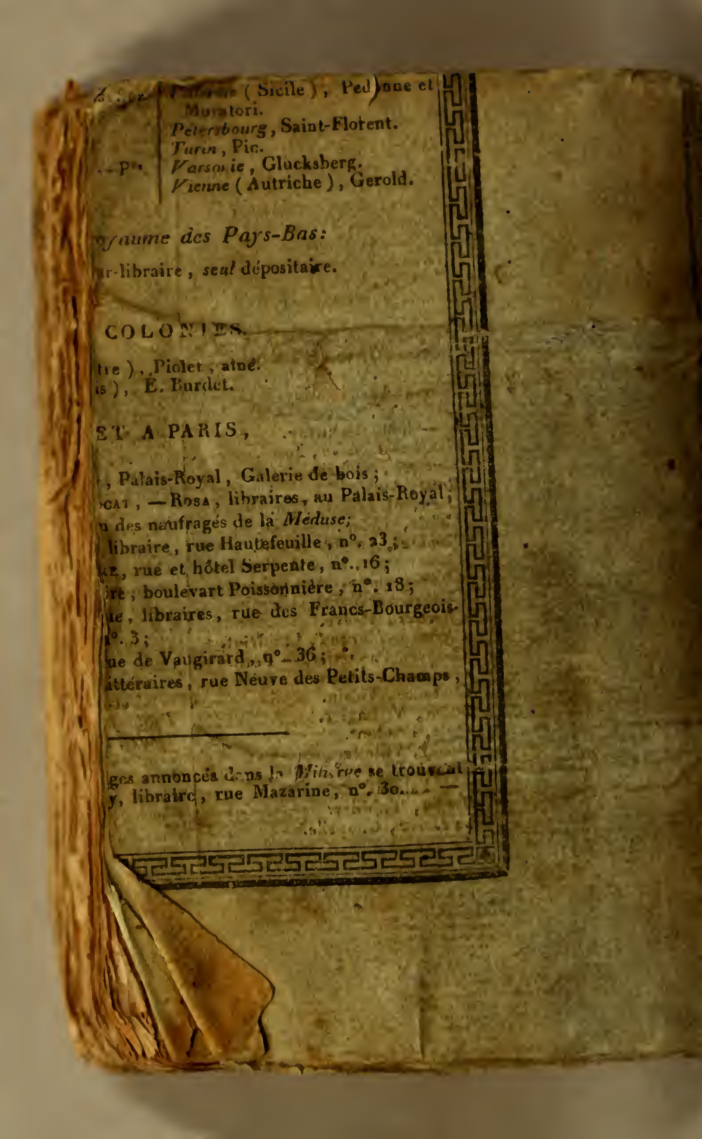
L'armée des Pyrénées occidentales continuait de diriger tous ses efforts contre la montagne de Marquirnechu, dont l'occupation lui semblait très-favorable. Le 28 juin, le général Raoul passa un gué difficile sous le feu d'une artillerie nombreuse et bien servie ; il s'empara du pont de Madariaga, et tomba sur les Espagnols, qui prirent la fuite remplis d'épouvante. Dans le même moment, le général Willot et dix bataillons chassaient le général Crespo de la position d'Elosna.

Le général Crespo s'était retranché sur les hauteurs d'Irurzun ; il fut encore débusqué de cette position formidable, où les Français établirent leur centre, après sa fuite. Le général Crespo, toujours vaincu, fut chassé successivement de Durango, où il perdit quinze canons et seize milliers de poudre ; des montagnes d'Urbina, où le général Dessein arriva aussitôt que lui ; de Bilbao, où les troupes de la république entrèrent le 17 juillet, et du col d'Ollaregny, où il livra le dernier combat qui illustra la fin de cette campagne ; les hosti-

lités cessèrent enfin : les deux armées reçurent la nouvelle de la paix. L'Espagne, après des négociations qui durèrent peu de tems, venait de reconnaître la république française, et d'obtenir son alliance.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.


E820
S137d



Palerme (Sicile), Pedone et Muratori.
Petersbourg, Saint-Florent.
Turin, Pic.
Varsovie, Glucksberg.
Vienne (Autriche), Gerold.

...oyaume des *Pays-Bas*:
...r-libraire, *seul* dépositaire.

COLONIES.

...tre), Piolet, aîné.
...is), E. Burdet.

ET A PARIS,

..., Palais-Royal, Galerie de bois;
...OCAT, — ROSA, libraires, au Palais-Royal;
...n des naufragés de la *Méduse*;
... libraire, rue Hautefeuille, n°. 23;
...KE, rue et hôtel Serpente, n°. 16;
...ire, boulevart Poissonnière, n°. 18;
...ue, libraires, rue des Francs-Bourgeois
...°. 3;
...ue de Vaugirard, n°. 36;
...ittéraires, rue Neuve des Petits-Champs,

...ges annoncés dans la *Minerve* se trouvent
...y, libraire, rue Mazarine, n°. 30.